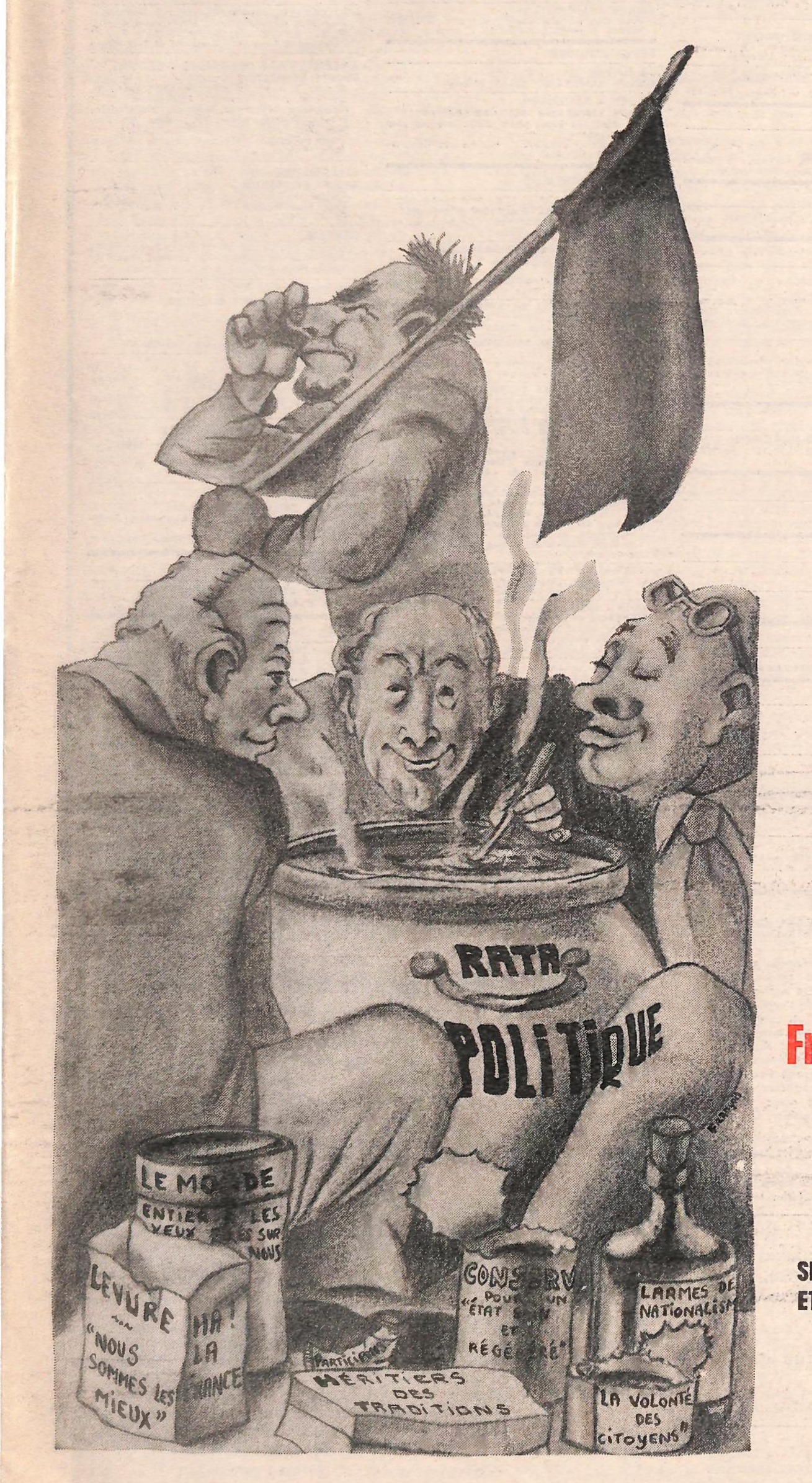
C.I.R.A.

Le MONDE libertaire

Organe de la Fédération Anarchiste

No 152 • Juin 1969 • 2 F



ÉLYSÉE'S TAVERN

MENU

Soupe à l'oseille
Poulet "Orfèvre"
Gros' Légumes
Salade Politique
Poires "Électeurs"
Fromage : Cantal ballotté
Tisane "Marcellin"
Les vins Du... clos

SERVICES RENDUS A LA FRANCE NON-COMPRIS, ET LAISSÉS A L'APPRÉCIATION DE L'ÉLECTEUR

VIE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

Pour les groupes ou liaisons ne possédant pas d'adresse, écrire aux :

RELATIONS INTERIEURES
3, rue Ternaux, PARIS (11e)

qui transmettront.

AIN

OYONNAX
GROUPE LIBERTAIRE

AISNE

CHATEAU-THIERRY
FORMATION D'UNE LIAISON F.A. - AISNE

ALLIER

MONTLUÇON - COMMENTRY
GROUPE ANARCHISTE
Animateur, Louis MALFANT, rue de la Pêcherie, 03-COMMENTRY

VICHY
GROUPE LIBERTAIRE DE VICHY
Réunions régulières le 1er et 3e lundi du mois. S'adresser 40, rue A.-Cavy, 03-Bellerive.

ALPES (HAUTES-)

BRIANÇON
GROUPE MALATESTA

ARDENNES

CHARLEVILLE
LIAISON F.A. - ARDENNES

AUDE

CARCASSONNE
GROUPE ANARCHISTE

BOUCHES-DU-RHONE

MARSEILLE
GROUPE ANARCHISTE BAKOUNINE FA 3
Groupe révolutionnaire libertaire dont l'action s'étend à toute la région marseillaise et qui est particulièrement implanté dans les quartiers suivants : Marseille-Nord (15e et 16e arrondissements) ; Marseille-Port (2e et 3e arr.); Marseille-Centre (1er arr.), Marseille-Sud (6e, 7e et 8e arr.), Marseille-Est (5e, 11e et 12e arr.).
Liaisons à Martigues, Aix-en-Provence et La Ciotat.
Activités : école du militant, bibliothèque, fonds de librairie...
Permanence tous les soirs de 18 h à 20 h et
Pour tous renseignements s'adresser à D. FLORAC, 13, rue de l'Académie, 13-Marseille (1er).

DORDOGNE

PERIGUEUX
GROUPE LIBERTAIRE EN FORMATION
Pour tous renseignements, écrire à Jean BOUSSUGES, 103, rue Claude-Bernard, PERIGUEUX

EURE

EVREUX-VERNEUIL
Pour tous renseignements, écrire à LEFEVRE, 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11e)

LOUVIERS
GROUPE LIBERTAIRE
Ecrire à Michel BELLEVIN, 64, rue du Faubourg-de-Rouen, 27-LOUVIERS

GARD

NIMES
FORMATION D'UN GROUPE ANARCHISTE

GARONNE (HAUTE-)

TOULOUSE
LIAISON LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser à BAREZ D., 80, rue du Ferretra, 31-TOULOUSE.

GIRONDE

BORDEAUX
GROUPE ANARCHISTE
« SEBASTIEN FAURE »
Réunion tous les premiers mardis du mois au local du mouvement libertaire bordelais, 7, rue du Muguet, à 20 h. 30.
Pour le groupe F.A. de Bordeaux, s'adresser 7, rue du Muguet, 33-BORDEAUX.
Pour l'Ecole Rationaliste F.-Ferrer, Amador ILLASQUEZ, 8, passage Marcel, 33-BORDEAUX.
Pour les J.L., 7, r du Muguet, 33-Bordeaux.

HERAULT

MONTPELLIER
GROUPE ANARCHISTE
Adhérents et sympathisants, réunion le premier jeudi de chaque mois, à 18 heures. Pour correspondance : S.I.A., 21, rue Vallat, 34-MONTPELLIER

ILLE-ET-VILAINE

RENNES I
GROUPE ANARCHISTE NON VIOLENT
S'adresser à René-Michel Miriel, 17, résidence St-Jean-Baptiste-de-la-Salle, 35-Rennes

RENNES II
GROUPE ANARCHISTE
Ecrire à Henri Portier, 3, r. Ternaux, Paris-11e.

ISERE

GRENOBLE
GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, s'adresser à Roland Lewin 17, av Washington, 38-Grenoble.

LOIRE

SAINT-ETIENNE
LIAISON F.A.

LOIRE-ATLANTIQUE

NANTES
GROUPE ANARCHISTE
Réunion le premier vendredi de chaque mois
Pour tous renseignements, s'adresser à Michel LE RAVALEC, 37, boulevard Jean-Ingres 44-NANTES

NANTES
Réunion d'études et d'idées libertaires tous les mois. Intéressés et sympathisants, adressez-vous : Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11e).

MANCHE

CHERBOURG ET NORD-COTENTIN
Ecrire à Marc PREVOTEL, B.P. 15 - 50-BEAUMONT HAGUE.

MEURTHE-ET-MOSELLE

NANCY
LIAISON

MORBIHAN

VANNES
LIAISON F.A.

LORIENT
GROUPE LIBERTAIRE

NIEVRE

NEVERS
FORMATION D'UN GROUPE ANARCHISTE

NORD

LILLE
GROUPE ANARCHISTE
S'adresser à Lucienne CLAESSENS, 29, rue Broca, 59-FIVES-LILLE

VALENCIENNES
FORMATION D'UN GROUPE ANARCHISTE
Ecrire à Daniel BARBAROSSA, 2, rue Morsilly, 59-CONDE-MACON.

PAS-DE-CALAIS

LENS
FORMATION D'UN GROUPE ANARCHISTE
Ecrire à Joseph GLAPA, H.L.M., 104, no 13, av Van Pelt, 62-LENS.

PUY-DE-DOME

CLERMONT-FERRAND
Groupe Libertaire MAKHNO
Pour tous renseignements s'adresser chez Pillette, 1, rue de la Forge, 63-Clermont-Ferrand.

PYRENEES-ORIENTALES

PERPIGNAN
FORMATION D'UN GROUPE ANARCHISTE

RHONE

LYON
GROUPE ELISEE RECLUS
Réunion du groupe chaque samedi, de 16 h. 30 à 19 heures
Pour tous renseignements, écrire groupe Bar-du-Rhône, 14, rue Jean-Larrivé, 69-LYON (3e).

MAYENNE, ORNE ET SARTHE

GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, écrire à DOLEANS Michel, 72-MONCE-EN-BELIN

SEINE-MARITIME

LE HAVRE
GROUPE LIBERTAIRE JULES DURAND

ROUEN - BARENTIN
GROUPE LIBERTAIRE DELGADO-GRANADOS
Un dépôt de livres vient d'être mis sur pied par le groupe.
S'adresser à DAUGUET, 41, rue du Contrat-Social, 76-ROUEN

PARIS ET BANLIEUE

PARIS
GROUPE LIBERTAIRE D'ACTION SPONTANEE
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11e).

(11e) GROUPE LIBERTAIRE BAKOUNINE
Liaisons : Paris (20e), (4e) et Noisy-le-Grand. Liaison aux Lilas.
Pour tous renseignements, écrire à ce groupe, 3, rue Ternaux Paris (11e)

GROUPE LIBERTAIRE DE BELLEVILLE
Pour tous renseignements, s'adresser à Claude Chrétien, 31, rue de Belleville, Paris (19e).

GROUPE LIBERTAIRE KROPOTKINE
Paris - banlieue Sud
Ecrire Groupe Kropotkine, 3, rue Ternaux, Paris (11e).

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE-MICHEL
Réunion plénière du groupe
SAMEDI 14 JUIN à 17 heures précises
110, passage Ramey - Paris (18e)
Ordre du jour important. Présence indispensable de tous.
Permanence chaque samedi de 17 à 19 heures, 110, passage Ramey, Paris (18e) (bibliothèque, vente du « Monde Libertaire », discussions).
Au cours de la réunion du 14 juin des dispositions seront prises pour le déménagement à effectuer en vue de l'installation du groupe dans notre nouveau local. Dispositions également en vue du « Festival de la chanson anarchiste » que nous organiserons sous peu.

FORMATION DU GROUPE ALLUMETTES
Pour tous renseignements, écrire à ce groupe, 3, rue Ternaux, PARIS (11e).

GROUPE SOCIALISTE LIBERTAIRE MAKHNO
Groupe d'action révolutionnaire et de propagande anarchiste.
Ecrire à Claude, 3, rue Ternaux, Paris (11e).

ASNIERES
GROUPE ANARCHISTE
Salle du Centre administratif, place de la Mairie, ASNIERES (deuxième et quatrième mercredi) à 21 heures.

CLICHY-LEVALLOIS
GROUPE COMMUNISTE LIBERTAIRE

ERMONT
FORMATION D'UN GROUPE

PUTEAUX
GROUPE ANARCHISTE CHARLES D'AVRAY
Réunions hebdomadaires au lieu, jour et heure habituels

SURESNES
GROUPE ANARCHISTE

VERSAILLES
GROUPE FRANCISCO FERRER

REGION PARIS ET BANLIEUE

(13e) GROUPE LIBERTAIRE JULES VALLES
Groupe libertaire révolutionnaire militant dans le 13e où tous, ouvriers, étudiants et employés trouverez une place pour mener une lutte efficace.
Pour tous renseignements, Annie Faget, 3, rue Ternaux, PARIS (11e).

(13e) GROUPE DURRUTI
Groupe d'action révolutionnaire et de propagande anarchiste.
Pour tous renseignements, écrire à Simone, 3, rue Ternaux, Paris (11e).

(14e) GROUPE SOCIALISTE LIBERTAIRE ALBERT CAMUS
Groupe d'action militante révolutionnaire pour une présence et une lutte efficace dans l'arrondissement
Liaison à Paris (6e) et (19e).
Pour tous renseignements : Jean Roy, 3, rue Ternaux, Paris (11e)

(15e) GROUPE LIBERTAIRE EUGENE VARLIN
Pour tous renseignements, s'adresser à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, PARIS (11e)
Liaisons à Paris (7e), Boulogne et Ivry-Vitry :

ARGENTEUIL - COLOMBES - BEZONS
GROUPE KRONSTADT
Groupe d'Etude et d'Action libertaires s'implantant dans la banlieue Nord-Ouest.
Liaisons à Nanterre, Puteaux, Rueil (92) ; Bezons, Montmorency (95) ; dans les Yvelines (78).
Ecrire : Groupe Kronstadt, 3, rue Ternaux, Paris (11e).

CHARENTON
GROUPE PELLOUTIER
Groupe communiste libertaire en formation.
Pour tous renseignements : 3, rue Ternaux, PARIS (11e).

CRETEIL
Groupe d'action et de propagande anarchiste.
Pour tous renseignements, écrire 3, rue Ternaux, Paris (11e).

JUVISY
GROUPE ANARCHISTE D'ACTION ET D'INFORMATION
Pour contact : Ecrire à Jacques RENE, 3, rue Ternaux, PARIS (11e).
Liaisons à Athis-Mons et Viry-Châtillon.

VERSAILLES
Groupe révolutionnaire libertaire dont l'action s'étend à la grande banlieue Sud
Pour tous renseignements, écrire à C. Fayolle, 24, rue des Condamines, 78-VERSAILLES

VILLENEUVE-SAINT-GEORGES
FORMATION D'UN GROUPE SOCIALISTE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements : écrire au Groupe, 3, rue Ternaux, Paris (11e).

VINCENNES
Groupe d'action révolutionnaire
Liaisons avec Paris (12e), Charenton, Fontenay-sous-Bois.
Renseignements, 3, rue Ternaux, Paris (11e).

SOMME

AMIENS GROUPE GERMINAL
(Cercle d'Etudes Sociales)

VAR

LIAISON F.A.
Se renseigner à Marcel VIAUD, La Courtine, 83-Ollioules

TOULON
FORMATION D'UN GROUPE ANARCHISTE

VAUCLUSE

AVIGNON
GROUPE ANARCHISTE

ORANGE
LIAISON F.A.

VIENNE (HAUTE-)

LIMOGES
GROUPE ANARCHISTE SEBASTIEN FAURE
S'adresser à A. Perrissaguet, 45, rue Jean-Dorat 87-Limoges

Activité des groupes de la Fédération Anarchiste

COURS DE FORMATION ANARCHISTE
organisés par le

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE-MICHEL

110, passage Ramey, PARIS (18e)
Tél. : ORN. 57-89
et cours de formation d'orateurs
à 20 h 30 précises

Nos cours sont achevés pour cette année. Il nous reste à faire le bilan et à poser les bases des cours pour l'année prochaine. C'est le rôle de notre cours de clôture. Nous y rappellerons la conception que nous avons de ces cours et de leur rôle. Nous invitons tous les assistants à venir critiquer, discuter, formuler des suggestions. Les cours de cette année ont-ils répondu aux besoins des auditeurs ? Quelles améliorations ou changements doivent être apportés ? Quels sujets doivent être traités l'année prochaine et sous quelle forme ? Quel est le bilan des cours d'orateurs ? C'est de toutes ces questions qu'il faudra débattre. Ajoutons que nous sommes maintenant assurés de disposer d'un local plus grand l'an prochain, ce qui permettra aux auditeurs de ne plus craindre le manque de place et l'entassement qui nous était familier. Donc :

JEUDI 5 JUIN : cours de clôture, avec Maurice JOYEUX et tous les organisateurs.

Les organisateurs :
Paul CHAUVET, Jean-Loup PUGET, Michel BONIN.

JOURNEES SYNDICALES

Samedi 7 juin. — 14 h 30, salle Léon-Jouhaux (annexe de la Bourse du Travail, 67, rue de Turbigo, Paris (3e).

Dimanche 8 juin. — 9 h 30, salle de la Maison-Verte, 127, rue Marcadet, Paris (18e).

ATTENTION !

Dimanche 8 juin. — A 14 h 30, salle Lancry, 10, rue de Lancry, Paris (10e).

(C'est à la dernière minute qu'on nous a informés que la salle de la Maison-Verte n'était plus disponible l'après-midi. Nous nous excusons de ce contre-temps.)

Près de nous

LES AMIS DE HAN RYNER. — Réunion le SAMEDI 14 JUIN, à 20 h 45, Salle des « Amis », 114 bis, rue de Vaugirard. Débat : « QUI ETAIT ALEXIS CARREL » ?

En lisant « L'HOMME, CET INCONNU », avec Marc JOUX, Charles-Auguste BONTEMPS et les amis. Invitation cordiale aux sympathisants.

RALLYE-CAMPING ANNUEL

et fête champêtre (le dimanche)
avec
LE GROUPE LIBERTAIRE LOUISE-MICHEL ET LE GROUPE ANARCHISTE D'ASNIERES
vendredi 20 (après le travail), samedi 21 et dimanche 22 juin prochain
A SAINT-NOM-LA-BRETECHE

Militants de la région parisienne, jeunes camarades des Groupes, auditeurs, sympathisants, amis qui suivez nos conférences, nos colloques, nos efforts, venez passer avec nous quelques bonnes heures de détente : rire, entrain, joie, amitiés fraternelles seront présents dans ce joli et pittoresque coin de forêt où chaque année nous plantons nos tentes.

Renseignements :

Départ des trains GARE SAINT-LAZARE (en semaine, trains très fréquents) pour le dimanche 22 juin, départ à partir de 8 h 24 le matin, ensuite départ toutes les demi-heures à 24 et 54, jusqu'à 15 h 54 (après cette heure, départs plus espacés).

Pour le retour à Paris, départ toutes les demi-heures.

La gare de Saint-Nom-la-Bretèche se trouve en pleine forêt. A la sortie de la gare, le parcours jusqu'au lieu de la rencontre sera fléché (F, A). Ce parcours est très court. Au guichet du départ, demander un billet « BON DIMANCHE ».

Les camarades et amis venant en voiture prendront la direction de la gare de Saint-Nom-la-Bretèche et là suivront les flèches.

Les militants installeront les tentes supplémentaires (refuge appréciable en cas de pluie ou de vent), mais le beau temps sera de la fête, nous l'espérons.

ATTENTION !

Le groupe libertaire Kropotkine organise un rallye-camping à Saint-Nom-la-Bretèche

Les vendredi 12, samedi 13, dimanche 14 septembre prochain

(Mêmes indications que pour le rallye-camping des groupes Louise-Michel et Asnières)

EDITO

Les Anarchistes

Les anarchistes n'ont jamais eu d'idoles, on ne les a jamais vu s'agenouiller devant celui-ci ou celui-là, ou tenter de faire un système de l'œuvre d'un des leurs.

Ils sont trop libres pour accepter d'asservir leur pensée à celle d'autrui, serait-elle d'un de ceux dont ils sont le plus proche.

Ils sont trop respectueux du devenir des hommes pour lui assigner un cadre et des limites.

Aussi, nul ne saurait les accuser d'être les inconditionnels de qui que ce soit.

Cela ne les prive pas, à la suite d'heureuses rencontres d'esprit, de proclamer les vérités contenues dans les écrits de leurs devanciers anarhistes et, pardessus tout, cette immanente vérité qu'est la primauté de l'homme sur tous les systèmes et le refus de tout embrigadement, dont l'acceptation condamne toute théorie à l'immobilité, c'est-à-dire à la mort.

Quant aux erreurs qui ont pu être dites ou commises par leurs « ancêtres », rien ne leur impose d'en être solidaires et ils n'en sont pas plus gênés qu'ils ne sont troublés par les vérités qui ont pu être énoncées par leurs adversaires.

Ils prennent leur nourriture là où elle se trouve, et ne se privent pas de citer (parfois par dérision) les signataires des écrits dont ils se revendiquent.

Ils n'ignorent pas que l'on peut trouver dans la bouche des pires ennemis de la liberté, des paroles de liberté, sous la plume des plus effroyables tyrans des condamnations du despotisme.

De Frédéric II de Prusse à Karl Marx, de l'Evangile à Maurras et Léon Daudet, de Mirabeau à Clemenceau, nous est offert un champ où il nous est loisible de glaner.

Cependant deux réflexions s'imposent à l'esprit :

La première c'est qu'on ne saurait mettre sur un pied d'égalité et présenter comme frères de pensée des hommes dont la conception fut et demeure en flagrante cntradiction, des homme dont, sous bénéfice d'inventaire, nous acceptons en gros les uns, et refusons en gros les autres.

On ne peut pas dire : « Vous trouverez cela dans Marx ou dans Bakounine », alors que le texte cité constitue chez le premier un accident, chez le second une permanence ; alors que l'ensemble de l'œuvre du premier en est un démenti, et que son contexte chez le second (avec tout ce qu'il peut comporter d'erreurs) en est la confirmation.

La deuxième observation qu'il importe de formuler est la confusion à laquelle nous expose la référence à certains écrits.

Citer systématiquement Marx ou l'Evangile, c'est laisser croire que nous sommes marxistes ou chrétiens.

Le christianisme comme le marxisme — avec tous les schismes qu'ont connu ces deux Eglises — constituent, l'un et l'autre, un ensemble qu'il nous est imposé d'accepter en bloc ou de rejeter, un système indiscutable, hors duquel il n'est point de salut.

Or, il apparaît particulièrement malhonnête pour nous-mêmes, comme pour les autres, d'entretenir une pareille équivoque, de laisser entendre que nous sommes de ceux-là pour lesquels il n'y a de vérité sociales qu'à partir du marxisme.

Nous prétendons que l'on peut être moraliste ignorant la Bible, et sociologue sans avoir lu « Le Capital ».

C'est précisément contre ces exclusives que nous tentons de nous faire entendre.

Que l'existence de l'une ou de l'autre peut n'offrir qu'un intérêt historique à l'homme de la fin de ce siècle.

Que l'on peut faire l'analyse de celle-là ou de celui-ci (pour ceux qui en ont le cœur) mais que cela ne saurait être une obligation pour quiconque.

Insistons, enfin, sur le caractère accessoire de pareilles préoccupations et sur le peu d'intérêt qu'elles présentent.

Qui veut approfondir la pensée anarchiste, et en goûter la substantifique moelle, s'enrichira bien autrement à commenter Proudhon, Stirner ou Bakounine, pour ne citer que ceux-là.

APPEL A TOUS NOS LECTEURS

En dépit des difficultés croissantes dont nous vous avons fait part dans nos derniers numéros, malgré les augmentations de prix qui grèvent la sortie de ce journal, il peut paraître encore cette fois sur 16 pages.

Cela nous le devons à votre effort à tous, à vos souscriptions, à vos commandes de livres.

C'est encore sur votre solidarité à tous que nous comptons pour franchir ce cap : abonnez-vous, faites abonner vos amis, achetez et commandez vos livres à Publico. Souscrivez !

A ce prix, « Le Libertaire », journal des anarchistes, notre journal, votre journal continuera.

A VOUS TOUS MERCI !

SOUSCRIPTION
MAI 1969

Delorme, 5 ; Gilbert, 5 ; Decrulle, 80 ; Quadri, 540 ; Vaillant, 10 ; Corbel, 11 ; Gemfer, 10 ; Gr. Louise-Michel, 263 ; Renat, 10 ; Belliard, 20 Houdeville, 10 ; Guiziou, 5 ; Le Gallou, 10 ; Lambert, 10 ; A. Gilbert, 5 F ; Sario, 10 ; Bremesse, 12 ; Groupe Asnières, 200 ; Marie Delarue, 5 ; Robo, 10 ; Duteil, 20 ; Cruz, 10 ; Anonyme, 10 ; Gr. Ch. Avray, 56 ; Delchini, 10 Jussaume, 10 ; A. Mira Milos, 5 ; Debieu, 4 ; Laillier, 3 ; Groupe du Havre, 30 ; Billien, 20 ; Deslandes, 6 ; Judas, 10 ; Gr. Louise Michel, 360.

Sommaire

N° 152 **juin 1969**

En France

Page

Réponse à un inconnu 12
par *Arthur MIRA-MILOS.*
Après la bataille électorale 5
par *Maurice LAISANT.*
La douceur angevine 6
par *Paul MAUGET.*
Pour en finir avec quelques épiciers 11
par *Jean-Louis GERARD.*
Grève de la faim à la Santé 5
par *Albert SADIK.*
Révolutionnaires se comptent 5
par *Jacques STIREL.*
Simonne Larcher 5
par *Maurice LAISANT.*
Courageux mais pas téméraire 5
par *Dominique FARGEAU.*
La technocratie 7
par *Roland BOSDEVEIX.*

Dans le monde

Informations internationales 10
par *H. BESS.*
L'esperanto et S.A.T. 10
par *Hellyette BESS.*
L'action anarchiste en Grèce 10
par *G. M.*
(secrétaire de l'Internationale des Fédérations anarchistes.)

Syndicalisme

Anarcho-syndicalisme, syndicalisme-révolutionnaire 7
Un meeting pour rien 7
par *J. LOUIS.*
Au lycée de Lorient 7
par *KROPO.*
La prochaine conférence syndicaliste 7
par *Albert SADIK.*

Anticléricalisme

A quel saint se vouer 4
par *HEMEL.*
Les clés de saint Pierre 4
par *Roland LECYNIQUE.*

En dehors des clous

A rebrousse-poil : La généralite 4
par *P.-V. BERTHIER.*
Propos subversifs. Au bistrot 4
par le *Père PEINARD.*
Clins d'œil 4
Les fausses clés de saint Pierre 4
par *Roland LECYNIQUE.*
Figaro-ci, Figaro-là 6
par *François et Arthur MIRA-MILOS.*
Vider Paris 6
par *Pol CHENARD.*
U.D.R.,,, ou Prosper... son froc 6
par *Roland LECYNIQUE.*
L'Huma... mité 5
par *Roland PIERRE.*

Propos anarchistes

Classiques de l'anarchie 12
par *Gérard de LACAZE-DUTHIERS.*
Les origines de l'anarchie 11
par *Pierre KROPOTKINE.*
Elections 11
par *Yvette BONOMI.*
Programmes électoraux 16
par *Maurice JOYEUX.*

Arts et Spectacles

Télévision

Soirée électorale 14
par *Suzy CHEVET.*

Variétés

Gala du Groupe Louise-Michel 14
par *J.-F. STAS.*

Radio

Du sang à la une 14
par *Helyette.*
Le bonnet d'âne 14
par *RAUCIME.*

Cinéma

« Z » 14
par *Maurice LAISANT.*
La voie lactée 14
par *Joël ESSEMBLE* et *Jean TOLLENDAL.*

Peinture

Fred Bourguignon 13
par *Henri DIERNE.*

Littérature

Le livre du mois 15
par *Maurice JOYEUX.*
Jules Verne 13
par *Alex BRIANO.*
Edition surveillée 13
par *Jean-Louis GERARD.*
Littérature 13
par *Arthur MIRA-MILOS.*

Les pages « souvenirs »

Textes essentiels ..... 8 et 9
par *André PRUDHOMMEAUX.*

LE MONDE LIBERTAIRE

Rédaction - Administration
3, rue Ternaux, Paris (11e)
VOLtaire 34-08

Compte postal Librairie Publico
Paris 11289-15

Prix de l'abonnement

France :	6 numéros	10 F
	12 numéros	20 F
Etranger :	6 numéros	14 F
	12 numéros	28 F
Par avion :	6 numéros	19 F
	12 numéros	38 F

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner, 3, rue Ternaux, Paris (11e)

Nom .....

Prenoms .....

Adresse .....

Les (fausses) Clefs de St-Pierre

« Croissez et multipliez ! » a ordonné le nouveau roi des corbeaux : Paul VI.

Encore que nous sachions que Jésus ait voulu le miracle de la multiplication des pains, nous serions étonnés qu'il ait souhaité le rapprochement des miches pour la prolifération des bâtards.

Tout comme à Passy, la hiérarchie vaticane a ses « surplis-parties ». Mais, sans être à cheval sur les principes, les partenaires des hôtesses ensoutanées sont, « Dieu préserve », à cheval sur le bidet.

Bien sûr, les Biafrais, Indiens, Mexicains et autres ethnies ne possèdent pas de moyens d'information qui leur permettraient de comprendre que le Saint-Esprit n'est apparu à Marie que pour cautionner les débordements des autres Madeleine.

Comme disent les bons chrétiens, lesquels consultent la Bible comme la ménagère son livre de recettes culinaires, il faut s'en remettre au Tout-Puissant qui a tout prévu. Dans cet ordre d'idées, nous avons l'impression que l'on nous cache quelque chose ; sinon, qui nous dira comment s'y prenaient les habitants de Sodome pour faire des petits ?

Nous voulons bien que la volonté de Dieu soit impénétrable ; toutefois, il n'en est pas de même de la femme ; aussi, serions-nous comblés si le Grand Dispensateur voulait bien nous accorder de pénétrer un secret si pauvrement humain... sans pour autant le grossir,

Ils ont du culot « les inspirés de l'orgasme fécondant » de nous citer la parole de Jésus : « Laissez venir à moi les petits enfants... ».

Pourraient-ils nous dire, ces bien-pensants, combien de copulations clandestines avaient conduit le Christ à ce super-paternalisme ?

Depuis des lustres, presse, radio, télévision, nous bombardent de formules anti-tabac, anti-alcool : pourquoi interdit-on la pilule anti-mouflets ?

Faut-il penser que c'est pour conserver une clientèle aux ordonnances précitées ?

Ou bien devons-nous conclure que l'ivresse des sens doit obligatoirement aboutir au Prix Cognacq ?

Que proposent donc leur Eminences qui puisse permettre aux couples de n'être qu'un cœur et un corps, sans que la crainte ne vienne interférer dans cette union ?

Oserons-nous émettre l'idée impie que l'hostie, symbole de l'absolution, recèle, avec la Paix Divine, l'Immaculée Anti-Conception ?

Si les enfants d'alcooliques trinquent, la plupart du temps les gosses de familles nombreuses jeûnent : Où donc se trouve le mal le plus grand ?

Dans les deux cas, hélas, chaque goutte compte ! Edgar Faure aurait-il raison, après sa croisade de participation, de vouloir réduire les bourses ?

Le Clergé, au Moyen-Age, recommandait la ceinture de chasteté ; il avait compté sans le trou de la serrure ; ce qui a été à l'origine des « maux croisés ».

De nos jours, lesdites ceintures se nomment « Scandale », « Exciting », et ne comportent pas d'anti-viol.

Messieurs de la Curie, laissez-nous nous aimer les uns les autres, et faites en sorte que nous puissions, en toute quiétude, monter à « l'autel » sans crainte d'aboutir à la maternité !

Honnêtement, nous prenons acte de votre adhésion à l'automation dans le monde moderne.

Mais, de grâce, ne nous condamnez pas... au self-service !

Roland LECYNIQUE.

Pour un Annuaire International des Prisonniers Politiques

Trois buts :

1. arracher au silence ceux qui connaissent l'oubli des prisons, leur redonner un nom, une adresse, un visage ;
2. en rappelant les raisons de leur internement, dessiner une image concrète des conflits d'idées, ou d'intérêts, ou d'ambitions, qui opposent les hommes ;
3. faire apparaître, comme en négatif, l'état des libertés dans le monde.

Tels sont les trois buts de l'ouvrage qu'ont décidé d'entreprendre deux jeunes avocats bien connus des objecteurs de conscience, J.-J. de Félice et Denis Langlois (dont on n'a pas oublié « Le Cachot » paru chez Maspéro) appuyés par le jeune éditeur Dominique Halévy (dont les militants du M.C.A.A. connaissent bien « Contre la Bombe » aux Editions de Minuit).

Les anarchistes, les hommes libres qui mènent leur vie hors de tout sectarisme, ne peuvent que collaborer à une telle entreprise. L'ouvrage qui devrait paraître avant la fin de l'année sera bien sûr en vente à la librairie Publico.

POUVOIR INCONNU DE L'HYPNOSE

Le Comité de Défense de l'Illusionnisme précise que toute détermination d'hypnotisme sur scène est très éloignée d'une expérience médicale ou d'un numéro artistique du domaine des Illusionnistes qui, eux, se contentent de distraire et non d'exploiter le public.

C'est simplement la complaisance rémunérée ou non qui incite des figurants à jouer les dormeurs, ce qui nécessite la plupart du temps des répétitions dont nous tenons toujours les preuves à la disposition des journalistes désireux d'une information objective.

Secrétariat : M. Robert François.

Tél. : 366-80-26.

A rebrousse-poil

par P.-V. BERTHIER

La GÉNÉRALITE

Seize généraux soviétiques sont morts en l'espace de trente-sept jours ; aucun détail n'est fourni sur les circonstances de leur décès.

LES JOURNAUX
(avril-mai 1969)

Sitôt qu'un général s'alite
(En Russie il en meurt beaucoup),
On dit : « C'est la généralite
Qui fait du ravage à Moscou. »

O Boris Vian ! d'où vient que meurent
Un si grand nombre de héros ?
Fait-on boire un bouillon d'onze heures
Dans ton Goûter des généraux ?

Prennent-ils en chœur une purge
Qui les précipite au néant
Comme les moutons de Panurge
Se jetaient tous dans l'océan ?

Si c'est vraiment ainsi que cette
Hécatombe advient, ne peut-on
Nous en refiler la recette
Pour quelque prochain gueuleton ?

Mais non ! S'ils meurent en série,
C'est que la paix, en supprimant
Leur raison d'être : la tuerie,
Les fauche prématurément.

Qu'ils soient bourgeois, qu'ils soient [marxistes,
Inflexibles ou libéraux,
Tous les généraux ne subsistent
(Puisque ce sont des généraux)

Qu'en suçant le lait de Bellone
Dont le gros téton variqueux
Se boursoufle et se mamelonne
De ce nectar qui n'attend qu'eux.

Ils s'en gorgent, ils s'en nourrissent,
A plein mufle et à plein naseau ;
Sans ce lait rouge ils se flétrissent
Ainsi que du cresson sans eau !

Les généraux meurent s'ils jeûnent,
C'est-à-dire s'ils sont sevrés
Du bon sang pur des hommes jeunes
Si propice à les enivrer.

Ainsi des généraux d'élite
Ont passé de vie à trépas.
Ah ! vive la généralite !
Cette épidémie insolite,
Surtout, qu'on ne l'arrête pas !

P.-V. BERTHIER.

(20-21 mai 1969)

Propos subversifs

AU BISTROT

— T'as maté les candidats.
— Le Krivine est dialectiquement vôtre, c'est un gus de la 4e.
— C'est du passé, on en est à la 5e République.
— Non ! La 4e Internationale, c'est le poulain à Franck, le trotskard.
— Alors c'est pas Franck. Ah ! Ah ! Ah ! les jeunes guévaristes de la base y savaient pas pour qui ils turbinaient.
— Ben ! non ! le guévarisme c'est le côté western du truc depuis 10 ans en sous-main, y f'sait de la pêche à la ligne, y a pas plus jobard qu'les z'intellectuels.
— Maintenant, il s'écarte le frère, des bordéliseurs, des brûleurs de bagnoles, des irresponsables qui méprisent et condamnent toutes les possibilités du système démocratique et bourgeois.
— Merde ! vont bientôt à la Ligue Coco copier leur baratin dans l'Huma.
— Bah ! c'est la boutique d'à côté en plus jeune, sont en 1921, y'refont le même chemin en une année, ce que les autres parfois ont mis vingt ans à faire.
— T'as entendu, t'as lu, il gueule contre le crétinisme parlementaire et dénonce l'électoralisme, mais il mène une campagne politique.
— C'est d'un vaseux : ça peut plaire ! ils sont bien en 1921 à la fondation du PC.
— Enfin parmi les zizis qui gueulaient : « Elections pièges à cons ». Ils y en avaient-ils donc une carte d'électeur dans la fouille ? On peut leur faire avaler n'importe quoi, après cela ils sont bons à tout.
— Ouais mais le Krivine dit : Le spontanéisme a sa valeur, mais il est temps de politiser et d'organiser l'action, et il cherche une nouvelle clientèle, il va avec ses potes devant chez Renault, proposer leur bisenesse.
— Les prolos vont avoir le choix entre les différentes maisons à la même structure.
— D'après eux entre le spontanéisme et la politique y'a pas d'autres solutions. Les uns se crèvent à s'agiter, les autres ramassent les fruits pour leurs projets politicards, en étant contre la présidence de la République, mais pour la Ligue communiste guide de la classe ouvrière. Sont pour une nouvelle classe quoi ! la leur. Pas étonnant que Krivine était contre Mitterrand, c'est pour cela que le PC l'a vidé. Il était pour Krivine, finira bourgeois le frère. Tout en étant pour le pouvoir ouvrier qui ne sera que le pouvoir de la Ligue communiste.
— Enfin bon soldat, à la IVe comme au 151e d'Infanterie. Il a eu une perme, n'était pas au gnouff pendant ce temps-là, les mômes dans les lycées font les cons, lui il pose ses structures. Un bureaucrate de plus — au suivant — y'en aura d'autres.
— Un parti avec un programme juste politique, à la Ligue ils répètent avec Marx « quiconque compose un programme de société future est réactionnaire ».
Y sont pions, c'est pas possible. Sont pas pour l'école nouvelle, ils ont fait semblant pendant un temps.
— Le spontanéisme qui donne du mordant et l'action politique récupérant les révoltes se rejoignent dans la politisation du populo. Mais ils travaillent pour qui ?
— Pour le gouvernement de l'homme par l'homme, sont pas pour la sociale.
— Y'a rien de nouveau.
— C'est dur à digérer.
— M'Dame Germaine.
— Un Fernet Branca.
— Deux Fernet Branca.

Le Père Peinard.

Clins d'œil

NON !

Deux gardiens de la paix : Gilbert Rosset et Alain Perrin viennent d'être condamnés pour vol.

Ils se livraient à la carambouille des produits spiritueux et des automobiles.

Tout cela aurait été de peu d'importance s'ils n'avaient pas eu la « malchance » (sic) de dérober la voiture d'un collègue.

Alors là ça ne pardonne pas.

AH ! MAIS...

Les gaullistes de gauche d'Aquitaine démentant un bruit « provenant d'éléments troubles », réaffirment leur attachement à Monsieur Pompidou.

Après cela, qui oserait dire qu'ils ne sont pas de gauche.

JUSTICE

Recherché depuis novembre dans l'affaire Markovitch, un témoin est arrêté.

Renseignements pris, il ne s'agirait pas de M. Pompidou.

RELISONS NOS CLASSIQUES

Monsieur Arthur Conte (U.D.R.), ex-socialiste et futur... je ne sais quoi, nous fait assavoir qu'il ne veut pas de président soliveau.

Monsieur Arthur Conte n'a-t-il pas lu ou aurait-il oublié la fable « Les grenouilles qui demandent un roi », dans laquelle Jupiter remplace le soliveau qui leur servait de souverain par un héron qui les croque.

AVEU

Monsieur Pleven nous dit l'embarras des centristes d'avoir à choisir entre Pompidou et Poher.

Pauvres centristes !

OU VA-T-ON ?

Un policier vient d'être condamné (avec sursis) pour avoir matraqué un passant.

Que cette condamnation soit prononcée avec sursis ou non, nous nous élevons avec indignation contre cette atteinte à la liberté du travail.

Faits divers

Branle-bas dans le bazar ecclésiastique

A QUEL SAINT SE VOUER ?

Plumeau en main, l'Eglise romaine se met en devoir de dépoussiérer les croyances et de dépouiller son calendrier de certains saints légendaires.

C'est ainsi que saint Christophe, patron des automobilistes, disparaît dans un temps où sa présence se justifiait plus que jamais.

De même, avec le départ de sainte Barbe, voilà les artilleurs et les sapeurs privés de leur patronne (pour ceux-ci, une solution s'impose, supprimer pareillement le corps des artilleurs et des sapeurs... ainsi que ceux des autres armes, afin de ne pas les exposer demain à vivre sans la protection du ciel, et sans un saint ou une sainte de service pour en assumer l'exécution).

On se consolera plus facilement de la disparition de sainte Catherine d'Alexandrie dont l'attribution était de veiller sur les philosophes. Or, les philosophes sont une espèce rare dont la sagesse permet de se dispenser de la protection d'un patron ou d'une patronne.

Et pendant qu'on est en pleine lessive et prêt à déplacer, modifier et remplacer les vérités éternelles, la question est posée de fixer définitivement la date de Pâques.

Il est bien évident que changer chaque année le jour de la résurrection du Seigneur ne contribuait guère à lui confirmer une existence historique, mais cela va priver cette commémoration d'une date beaucoup plus certaine : celle du premier dimanche suivant la pleine lune après la marée d'équinoxe.

Les autres dates religieuses se référant toutes à Pâques (1) pouvaient se revendiquer d'une réalité météorologique, faute d'établir une certitude biblique.

Toutefois, j'aurai garde d'intervenir sur un pareil sujet et qui me touche si peu.

Qu'il me soit seulement permis de rappeler à qui de droit le danger qu'il y a à dénoncer les saints légendaires et à en expurger le calendrier.

Nous savons que le propre des purges est d'en appeler de nouvelles, et cela nous promet pour un avenir prochain la suppression de tous les saints patrons de l'Eglise, dont le pape régnant sera le seul représentant et la seule réalité.

HEMEL.

(1) Exception faite de la date du 15 août.

Après la bataille... électorale

Nous laissons à d'autres le soin de se chatouiller pour découvrir une victoire dans le triomphe des « non ».

En vrai, le seul amusement que nous en pouvons tirer est de voir le jocrisse, qui se déclarait la France, relégué sans que la terre eût cessé de tourner, malgré ce qu'en prétendaient certains.

Cependant, il y aurait quelque puérilité à prêter à la chute politique d'un homme le caractère d'une transformation sociale et moins encore d'une révolution.

Qui sait même, pour qui connaît le personnage trouble que fut de Gaulle, qui sait même, pour qui n'oublie pas ses origines d'élève des jésuites, si lui-même n'a pas préparé sa défaite pour laisser à d'autres le règlement de dix ans de régime, et pour pouvoir parer sa vanité des déboires de ses successeurs.

D'autres facteurs interviennent sans doute et dans le bourbier politique, dont nous n'avons pas la prétention de connaître toutes les données et d'analyser toutes les combinaisons, il y a, certes, une multiplicité des causes suscitées par des appétits, des ambitions et des rancunes.

C'est beau, la politique !

Peu nous chaut que telle ou telle paire de fesses ait l'honneur de s'asseoir dans le fauteuil présidentiel.

Nous savons, par expérience, quel que soit l'élu, que rien n'en sera changé, que l'électeur n'en sera pas moins trompé, que le contribuable n'en sera pas moins plumé et que la colère populaire, si elle se manifeste, n'en sera pas moins payée par des discours pleins de lointaines promesses, si ce n'est pas par des coups de pélerine et de matraque.

Nous savons, par expérience, à quelle politique de droite aboutissent les gouvernements de gauche et, pris au piège du pouvoir, comment ils ne font rien de ce qu'ils avaient préconisé et comment ils font tout ce qu'ils avaient condamné.

Nous avons la faiblesse de garder le souvenir des « succès électoraux populaires », du cartel des gauches à l'avènement de M. Guy Mollet — en passant par le Front populaire — et d'avoir mémoire de la capitulation des uns et des autres.

Nous avons le tort de ressentir quelque malaise à voir les murs couverts du visage de requin souriant de M. Jacques Duclos invitant la jeunesse et les étudiants à le suivre, cet appel réveillant en nous des réminiscences d'un certain mai 1968 où le même Jacques Duclos et ses sbires n'avaient pas assez de qualificatifs dans leur arsenal grammatical pour vomir la révolte qui soulevait Paris.

Cependant, si nous ne gardons nulle illusion sur le sort qui nous attend, si nous n'éprouvons nulle préférence sur la sauce à laquelle nous serons mangés, il nous apparaît que le chambardement ministériel et présidentiel nous donne des possibilités que nous serions coupables de ne pas exploiter.

Nous sommes au temps des promesses, notre rôle est de poser nos revendications immédiates et d'en exiger l'immédiate satisfaction, sans nous en remettre à de lointains rendez-vous et d'hypothétiques échéances.

Nous n'avons pas la prétention de faire ici le tour de la question sociale et d'en examiner les détails.

Nous nous en tiendrons à l'essentiel.

Avant de disparaître, de Gaulle avait mis en chantier un projet de loi selon lequel serait avancé l'appel sous les drapeaux des mobilisables et réduits les sursis accordés.

Il importe aujourd'hui, au moment où les hommes au pouvoir, même ceux du gaullisme, sont pleins de bonnes intentions (ne l'est on pas toujours à la veille des élections ?), d'exiger la mise à la poubelle de ce projet et, pendant qu'on y est, de réclamer la suppression même de l'armée qui ne correspond à rien pour un pays qui entend vivre en paix avec le monde.

En attendant cela, nous nous devons de nous élever contre la durée du service des objecteurs : le double de celle des autres soldats, ce qui constitue une inégalité flagrante devant la loi, ô vous qui en êtes si respectueux.

Il est aussi de notre devoir d'imposer la liberté d'expression, particulièrement à l'O.R.T.F., et la suppression d'un ministère de l'Information qui constitue la survie du fascisme et la honte de notre régime (1).

Il nous revient enfin de contraindre tous ces candidats, si désireux du bonheur des citoyens, si soucieux de leur dignité et de leur existence, d'ajuster le pouvoir d'achat de chacun aux prix en cours dont l'ascension se poursuit sans trêve et sans fin.

Mais il importe d'insister, ce n'est pas demain qu'il faudra revendiquer et agir. A ce moment-là, il sera trop tard.

Il faut que le peuple se souvienne qu'on n'a que les libertés qu'on prend, il faut qu'il se souvienne que les lois ne sont que la ratification des usages et que ceux-ci progressent ou stagnent selon que les masses sont viriles ou lâches, actives ou passives, révolutionnaires ou ignorantes.

Que l'opinion se fasse entendre dès à présent et des victoires peuvent être obtenues, quel que soit l'élu.

Mais qu'elle laisse le pouvoir s'installer, le gouvernement se mettre en place, l'autorité s'affermir et c'en est fait du sort matériel et moral de l'homme et de ses espérances de mieux-être et de libération.

S'il est incapable par crédulité ou paresse de se désintéresser de ses intérêts propres, comment peut-il espérer que d'autres en prennent souci ?

Maurice LAISANT.

(1) Comment oublier qu'un pareil ministère n'existait pas avant guerre, qu'il n'a été institué qu'à la faveur des hostilités, en alignement du régime français sur celui de Hitler ?

Comment admettre une libre critique de ceux qui gouvernent quand les moyens de diffusion et de censure sont entre leurs mains ?

Un ministère de l'Information équivaut à accepter d'un accusé qu'il soit par surcroît juge et avocat.

« LES REVOLUTIONNAIRES se comptent à travers les élections présidentielles »

« Voici ce que déclara à peu de choses près Alain Krivine, le 1er juin, après avoir déposé délicatement son bulletin dans l'urne « piège à cons » (ce n'est pas moi qui le dis, mais lui, en juin 1968 il est vrai...).

Résultat : un peu plus de 1 % des voix exprimées après une propagande destinée à « populariser les idées révolutionnaires ». Je ne dirai pas que c'est 1 % de trop à mes yeux d' « auto-électoraliste viscéral » mais je m'efforcerai plutôt de faire quelques remarques sur l'opération de propagande menée par la ligue communiste.

Techniquement ce fut pour eux une opération de propagande bon marché. Pour 1 million : 1 h 40 sur les ondes, une affiche nationale pour les panneaux électoraux et un tract tiré à 13 millions d'exemplaires envoyé à domicile chez les inscrits.

Maintenant, si nous parlons du contenu de cette opération de propagande, nous pouvons la qualifier d'opération gauchiste destinée à rassembler sous la houlette de « Rouge » les inorganisés de mai.

Opération gauchiste puisque dès le début ils employèrent la phraséologie gauchiste et reprirent tout un ensemble de slogans appartenant aux différentes chapelles du gauchisme pour faire plaisir à tout le monde (gauchiste).

Il n'y eut qu'une seule chose qu'il n'employa pas : c'est l'humour. Montrant par là que la révolution n'est pas la fête et que le militantisme est une chose sérieuse, un sacerdoce en quelque sorte. Ainsi, le prolo qui milite avec des « révolutionnaires » travaille durant 8 ou 10 heures à l'usine puis 2 ou 3 heures dans l'organisation. Bravo ! J'aime travailler. J'adhère !

(Je me demande si ces groupuscules comprendront un jour que le militantisme n'est pas un travail supplémentaire, mais un moyen pour aller plus loin dans la compréhension de soi et des autres tout en essayant de réaliser des objectifs que l'on s'est fixés.)

Ainsi Krivine donna à la télévision une image du « révolutionnaire » qui est celle de l'ennui. Ce qui est important, car par cette campagne Krivine risque d'être identifié à l'archétype du révolutionnaire, mythe, que s'il s'établit, nous devrons nous employer à détruire.

Maintenant, si nous observons le résultat : 1 %, chiffre représentant les révolutionnaires bons citoyens, les gars dans le vent, et enfin les sympathisants et les militants voulant faire plaisir à leur bureau.

Si nous considérions ce nombre en dehors de toute considération politique, nous pourrions dire que 1 % ce n'est pas mal, mais pour le Français moyen lecteur de « Paris-Jour » c'est infime et dès qu'il y aura quelque agitation, nous n'aurons pas fini d'entendre :

« C'est 1 % qui foutent la merde ! »

« Faut les supprimer ! »

« On n'a qu'à les mettre en prison ! »

Jugement dont à vrai dire je me moque pas mal, mais c'est aberrant de dire que nous allons recenser les révolutionnaires lors des élections présidentielles.

Jacques STIREL.

Simonne LARCHER

La nouvelle de sa fin nous est parvenue trop tard pour en donner connaissance dans notre dernier numéro.

Cependant nous nous sentirions coupables de ne pas rappeler — même avec un mois de retard — ce que fut Simonne Larcher, de ne pas évoquer ces « causeries populaires » que, durant l'entre-deux guerres, elle anima avec notre ami Louvet, et où s'exprimèrent Sébastien Faure, Han Ryner, Eugène et Jeanne Humbert, Aurèle Patorni, Ch.-A. Bontemps, Roger Monclin, Louis Loréal et combien d'autres.

Faut-il ajouter que ces libres tréteaux accueillaient les jeunes sans nom comme les anciens chevronnés, et que c'est là que mon frère et moi fîmes nos premières armes, devant un public qui ne se payait pas de mots et dont les interventions valaient parfois celles des orateurs inscrits.

Au lendemain de la guerre, Simonne Larcher et Louis Louvet montaient : « Ce qu'il faut dire », titre emprunté au journal de S. Faure, et parallèlement organisaient des conférences dans Paris et la banlieue, puis lançaient « Les Nouvelles pacifistes » devant la menace guerrière qui pesait à nouveau sur l'humanité.

Retirée depuis quelques années de la lutte, elle s'éteint laissant à ceux qui l'ont approchée le souvenir d'une militante dont la pondération d'esprit n'entachait pas la générosité.

A toute la famille anarchiste, les condoléances dans ce deuil qui est aussi le nôtre.

Maurice LAISANT.

Le directeur de la publication :
Maurice Laisant

Imprimerie Centrale du Croissant
19, rue du Croissant - Paris (2e)

COURAGEUX MAIS PAS TÉMÉRAIRE « FRAPPEZ FAURE AVANT D'ENTRER »

(Lu et écrit sur la porte de certains amphithéâtres.)

Edgar Faure, ministre de l'Education nationaliste, se sent pâlir. Après les chahuts provoqués par les candidats à l'agrégation et au C.A.P.E.S., et fort (si j'ose dire !) des enseignements qu'il a tirés, en homme prudent et réfléchi, des bousculades des mois de mai et juin 1968, le voilà prêt à tous les sacrifices, pourvu que les étudiants (les mauvais, ceux qui veulent repeindre les murs de facultés en noir et rouge et qui le font, et ceux qui veulent faire sauter les murs et qui ne le font pas encore !) restent sages, c'est-à-dire polis, aimables et courtois envers leurs enseignants et les contribuables sans lesquels ils ne seraient pas ce qu'ils sont, des enfants gâtés, pourris par l'opulence.

Voilà donc Edgar qui vient se mêler à son peuple, démocratiquement (il parait que c'est la mode çà, la démocratie !), à son peuple de fauves. Et en héros, comme dit « France-Soir », lequel en a dit bien d'autres et lequel sait ce que c'est l'héroïsme — hein, Lazareff ! — il va au devant de ces gauchistes, prêts à tout pour mettre le monde à feu et à sang, à commencer par leur ministre, comme le général à la tête de ses hommes et pour sa patrie offre sa poitrine aux balles ennemies (ça s'est vu autrefois, mais ça ne se fait plus guère). Et il leur dit, à ces gauchistes, que Guévara il connaît — il est venu boire le thé et taper la belotte chez lui — et que Mao, il connaît mieux encore — il est allé faire des gosses là-bas pour le socialisme.

Qu'est-ce que cela lui coûte, cette petite gloriole ? Guévara est aux cieux et Mao, qui n'est pas loin d'y monter, est de l'autre côté du globe.

Mais quand donc notre héros se décidera-t-il à inviter cordialement en France Cohn-Bendit-la-terreur ? Courageux mais pas téméraire, monsieur Faure, hein !

Dominique FARGEAU.

GRÈVE DE LA FAIM de huit détenus politiques à la Santé

Une dépêche de l'A.F.P. reproduite par les journaux nous a avisés que huit jeunes gens originaires de Bordeaux et condamnés à de sévères peines d'emprisonnement (2, 3 et 4 ans) entreprenaient un jeûne, peu de jours avant la Pentecôte, pour obtenir leur liberté.

On se souvient qu'à la suite d'un long procès de trois jours, en décembre dernier, devant la Cour de Sûreté de l'Etat, huit sur quatorze furent ainsi frappés (affaire des barricades et cocktails Molotov).

Nous ne voulons pas discuter sur les maladresses passées commises, ni sur les regrets exprimés à l'audience ; nous nous inclinons devant ce geste destiné à émouvoir juges et opinion publique.

Au bout d'une semaine, les six grévistes de la faim ont arrêté, sûrs que cette pénible affaire passerait devant la Cour de Cassation dans le courant de juin.

Le pourvoi avait été demandé en décembre dernier, lors du procès. Nous ne souhaitons qu'une chose : une mesure de clémence afin que ces huit jeunes travailleurs recouvrent leur liberté au plus vite.

Albert SADIK.

L'HUMA...MITÉ

En parcourant rapidement *L'Huma*, j'aperçus une annonce : « Jacques Duclos vu par ses cloches ». Surpris, je me ressaisis et me mis à la relire plus attentivement : « Jacques Duclos vu par ses proches ». Merde ! Pour une fois, il n'y eut pas de coquille...

Qu'on l'aime ou qu'on ne l'aime pas, on le prétend jeune et il le croit, pauvre bougre : « J'ai conscience d'avoir gardé l'ardeur, l'élan et la foi qui sont des qualités de la jeunesse »... On a dit de lui, on dit beaucoup de choses, que son visage s'éclairait d'une intelligence supérieure. Pourtant, de ce personnage libidineux dont les lunettes s'enfoncent dans un visage gras, rien ne transpire sinon la stupidité de ses propos.

Ecoutons-le, une dernière fois, parler de Mendès : « Il l'est (de gauche) sans l'être tout en l'étant ». Rideau ! Cela vous suffit-il ?...

Je ne voudrais pas conclure sans terminer par une anecdote, *dixit L'Huma*. Il était demandé aux militantes communistes, d'organiser pendant la campagne électorale, l'écoute collective des femmes dans chaque immeuble. Je n'irai pas jusqu'à dire que nous allons vers la généralisation des luttes, mais quand même...

Roland PIERRE.

L'U.D.R. ou PROSPER... SON FROC

Brummel a longtemps symbolisé l'élégance masculine ; il est, de nos jours, relégué au musée ; et par qui : Christian Fouchet, également connu, jusqu'au mois de mai, sous le surnom de « Maître Aliboron ».

C'est au début de ce joli mois de « marris » que Christian lança la mode des bretelles tricolores, afin de conjuger le soutien de son pantalon (lequel avait tendance à se tire-bouchonner) et celui de l'Intérieur.

A partir du 10 mai, les bretelles tricolores disparurent ; elles étaient devenues inutiles ; les U.D.R. avaient baissé leur grimpant. Il faut également ajouter que la mode tricolore avait été supplantée par la mode stendhalienne : « Le Rouge et le Noir ».

Vint l'inoubiable défilé des héros gaulliens sur les Champs-Elysées. Les bretelles redevinrent tricolores pour faire pendant aux foies qui n'avaient cessé de l'être.

Dès cette date, l'U.D.R. mit les trois couleurs partout où elles avaient quelque chance de sublimer les vaillants défenseurs de l'Ordre. Les uns arborèrent des ceintures tricolores pour témoigner de leur cran ; d'autres des écharpes — ce qui était singulièrement courageux — car ils avaient eu très chaud.

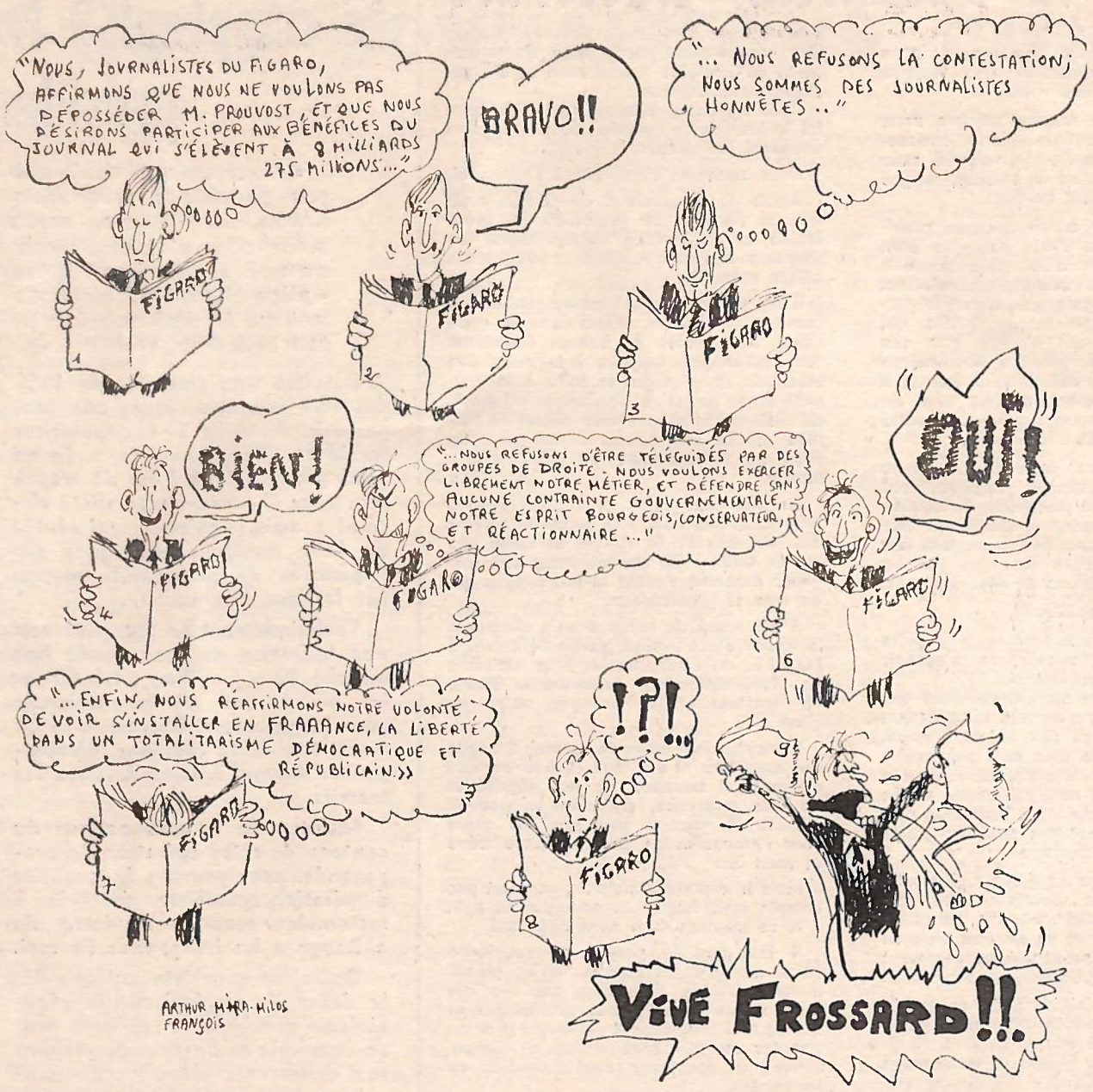
Les snobinettes mirent en valeur fesses et nichons par l'étoffe républicaine, afin que nul n'ignorât que la Démocratie est une putain que chacun peut baiser à sa guise.

Certains minets langoureux, méprisant les bretelles parce que portant des pantalons à pont « inversé », avec un stoïcisme digne de Sparte, et après publication d'une encyclique « humanae rectum », utilisèrent quotidiennement des suppositoires aux trois couleurs, avec Croix de Lorraine en relief. Ils appelèrent ce sacrifice : action en faveur de la pénétration des idées.

Il va de soi que, depuis un certain 14 juillet 1789, le tricolore n'avait été à pareille fête, Mais il y manque une touche XXe siècle. Aussi, suggérons-nous de peindre aux trois couleurs les bretelles des autoroutes, et en noir... les boulevards de ceinture.

Roland LECYNIQUE.

"FIGARO-CI... FIGARO-LA"



VIDER PARIS

Comme un ras de marée, cul à cul, les bagnoles submergent tout. On a beau niveler — goudronner le paysage — parkinger les tinettes par dessus, par dessous, les compresser, leur faire la courette par des cipaux vicelards agitant des contre-danses, tels des feux de paille au derche. Raser les arbres. Réduire les trottoirs. Déporter les citoyens à la campagne ou sous terre. Envisager de grimper les bahuts sur le toit des baraques. Y'a plus place. C'est complet. Y'a plus qu'à tirer l'échelle.

POL CHENARD

Ainsi ceux de la préfectance ne savent plus où poser leurs flics, parfois au carrefour ils les juchent sur des pigeonniers, comme les stylistes des premiers temps de la calotte, mais bientôt pour les repêcher en fin de service il faudra employer un « hélicotère », qu'importe, certains saints restèrent des années dans une pareille position.

Donc à la tour-pointue, il apparut qu'un ou des fonctionnaires parmi les milieux bien informés, *l'Huma* entre autres, furent pris de panique, frisant la dépression en contemplant le cirque de l'Etoile aux heures de pointe. Soudain obnibulés certainement par le chaos, ils eurent une lueur pour résoudre ce problème.

Sous l'Arc de Triomphe, le cadavre avec cette flamme sur le nombril tient trop de place. Débarrassons-en le plancher, foutons-le aux Invalides. Ils auraient bien pu envisager de le mettre debout contre le mur, ce ne serait pas le premier à reposer de cette façon ; ainsi Clemenceau, le Tigre, est enterré ainsi. Mais cela ne suffisait pas, le biffin inconnu, le plus connu de tous les cocus de l'histoire attire du monde.

Toutes les saintes familles de la droite et de la gauche lui rendent visite, les anciens de toutes les guerres, socialos, communistes avec tambours, drapeaux, médailles, des mutilés en petit'voiture. Tout les politicards sitôt qu'ils veulent paraître sérieux se font un devoir d'y aller faire un tour chapeau bas. Même de drôles de types rodent l'air inquiétant pour éteindre la flamme, pour faire frirent des œufs, qui sait ? Elle est, il est bien gardé, mais c'est la cohue. Ça remonte comme un flot de toutes les rues y'a foule à croire que toutes les guerres sont des couveuses à héros qu'elles ne les ont pas tous tués à voir les bouilles de ceux qui viennent se repentir peut-être de ne pas s'être sacrifiés devant l'autel de la barbarie. Tout cela joint aux 200 000 bagnoles par jour, c'est l'engorgement.

Cette nouvelle fut soi-disant recueillie de la bouche du préfet de police entre deux coupes ou gueuleton qu'offrait le journal « Les Echos ». Les protestations fusèrent de partout : les baladeurs de médailles de droite et de gauche. Ceux du Parti communiste et Français. Ceux qui d'habitude reculent devant tout sauf devant les embouteillages. Le minisse des Anciens Combattants fit machine arrière précisant qu'il « regrettait profondément l'évocation d'un projet... contre lequel le gouvernement n'avait cessé de s'élever ». Merde ! une connerie pareille avant les élections, on allait les avoir tous à dos, sales vaches !

Ouf ! les patriotes soupirent, ils allaient le foutre aux Invalides dans un coin perdu, où personne peut nous voir, à part les boniches promenant les mômes. Place de l'Etoile c'est grandiose, c'est l'endroit qu'il nous faut M'as-tu-vu !

Le poulet devient-il antimilitariste ? non : c'est la bagnole. Dans un rêve nihiliste nous la voyons surnager tout nouvelle idole remplaçant les dieux. Transformer l'Elysée en station service. Notre-Dame en garage. Le palais de justice en laverie à voiture, la chambre des députés en karting, refoulant les Elyséens sur la ligne bleue des Vosges, les anciens combattants avec les députés aux Invalides, les curés dans les catacombes d'où ils n'auraient jamais dû sortir.

Rêvons d'une police éteignant la flamme du soldat inconnu et hurlant aux tires « par dessous, par dessous, circulez, circulez » et par dessus le culte de la charogne.

Malheureusement, les anciens combattants d'un autre âge sont là, bien là.

La douceur Angevine

(Version policière)

C'était le 4 avril 1969. Un groupe de six jeunes (quatre garçons et deux filles) revenant d'un repas, se retrouva au buffet de la gare d'Angers. Bientôt une discussion politique s'engagea avec un autre groupe déjà dans le café. Après quelques minutes de discussion animée, chacun, à la fermeture, se dirigeait chez soi. C'est alors, qu'à peine sortis du buffet, les six jeunes se trouvèrent face à une voiture de police appelée par la barmaid (celle-ci devait d'ailleurs déclarer, devant le juge d'instruction, qu'elle s'était affolée pour rien car le comportement des jeunes gens était normal). Tout allait se passer dans le calme, lorsqu'un agent reconnut, légèrement à l'écart, un jeune : Guy DAUDET connu pour ses idées politiques. N'avait-il pas été poursuivi et condamné le 22 janvier 1969 pour fait antimilitariste ainsi que cinq camarades ?

Aussitôt, sans aucun motif, sinon rancune bornée, sans provocation de la part de DAUDET, les flics se précipitèrent sur lui pour l'amener au commissariat. Malgré l'offre de DAUDET de se rendre au commissariat de son plein gré, les flics continuèrent de le frapper, le renversant et le traînant à terre vers la voiture de police. Devant cette agression sauvage, devant cette arrestation arbitraire, les camarades accompagnant DAUDET protestèrent et demandèrent des explications à la flicaille déchaînée. Mal leur en prit. Les flics demandèrent du renfort par radio. Celui-ci arriva, l'invective à la bouche et matraque au poing. Dans le fourgon d'abord, au commissariat ensuite, le matraquage continua sauvagement durant 20 minutes : PERISSAT eut ses lunettes brisées et fut blessé au nez et au cuir chevelu, DAUDET fut frappé au sexe et au visage tiré par les cheveux et la barbe, Véronique BOIRE et Danielle SABOURIN ne furent pas épargnées et, cette dernière le nez fracturé, crachant le sang, fut « après bien des difficultés », hospitalisée. Elle a d'ailleurs porté plainte pour coups et blessures. Les deux autres inculpés : Jean-Luc CHASSAING et Jean-Paul QUEGUINEZ eurent eux aussi leur ration de coups et d'insultes.

Inculpés de coups à agents, de rebellion contre la force publique, les six jeunes gens furent jetés en prison de droit commun, mis en cellule et cités à comparaître devant le juge d'instruction.

L'interrogatoire, mené d'une façon intègre, après audition des agents qui reconnurent qu'il n'y eut pas rebellion, après audition des barmaids qui reconnurent s'être affolées sans raison, se termina par la relaxe des prévenus, prononcée par le juge d'instruction.

Il n'en est pas moins vrai que la liberté de déplacement est surveillée, que la liberté d'expression est bafouée, que la dignité humaine est maltraitée sans vergogne, par des flics sans scrupules, sadiques et stupides. Ils exécutent bassement et avec zèle le sale travail que leur impose un régime sans grandeur. Il est du devoir de tous de dénoncer ces procédés écœurants où des abrutis tentent d'abrutir au nom d'un ordre qui est le principal responsable du désordre par son impéritie, son incompréhension des problèmes humains et réels. A tous les hommes de cœur, à tous ceux pour qui conscience et respect humain ne sont pas de vains mots, nous demandons d'élever la plus énergique des protestations pour que l'homme, au sens profond du terme, retrouve droit de cité.

Paul MAUGET

LA TECHNOCRATIE

La société moderne a mis en relief l'importance du technicien, du spécialiste, du chef et, par conséquent, d'un ordre hiérarchisé, d'un ordre technocratique.

De ce fait, les rapports entre exploiteurs et exploités ont changé fondamentalement. Nous ne sommes plus en face d'un patronat divin, mais plutôt cerné par une fantomatique société anonyme. Le P.D.G. n'est plus alors qu'un responsable aux pouvoirs limités, devant rendre compte de sa subordination à une assemblée générale d'actionnaires.

Les rapports d'exploitation s'ordonnent désormais autour des relations hiérarchiques et salariales. Cette hiérarchie étant la conséquence nécessaire d'une spécialisation professionnelle dans le domaine économique. Il serait bon de remonter le cours de l'évolution pour s'apercevoir que cette hiérarchisation a été rendue inévitable par le développement industriel de la société.

De même, il est curieux d'enregistrer la mutation de l'esprit des capitalistes sur des notions telles que celle de l'accumulation du capital, par exemple. La rotation qu'il impulse à celui-ci, son fractionnement en d'innombrables actions rend ce monde capitaliste moins visible, mais plus présent, très discret, mais plus accapareur.

Le pouvoir politique également s'est profondément modifié. Les rapports gouvernés-gouvernants subirent une évolution radicale.

Autrefois, comme bon lui semblait, le chef de l'Etat dirigeait en cavalier seul les rênes de l'Etat. Comme tel, il était le seul et vrai coupable de la bonne ou de la mauvaise orientation politique et sociale du pays. Aujourd'hui, le pouvoir d'Etat se complique par l'interférence du politique et de l'économique. La vie publique est désormais si compliquée qu'un président de la République ne pourrait embrasser la somme des connaissances qu'elle nécessite pour diriger un pays. Celui-ci, pour résoudre les problèmes techniques, a besoin de spécialistes, en un mot de technocrates.

Le technocrate, plus discret, est en fait le véritable responsable du fonctionnement de l'appareil étatique, le seul personnage compétent dans l'administration publique. Par définition détenteur du pouvoir, le chef de l'Etat dépassé, incompétent, ne représente plus qu'un pouvoir fictif. Seuls les technocrates détiennent le pouvoir réel. Ceci nous amène à une double constatation :

1° L'élection d'un Président de la République ne détenant plus le pouvoir est un grossier anachronisme ;

2° Que son élection par un peuple encore moins compétent est une monstrueuse absurdité. Je m'explique à ce sujet.

A cause de la complexité croissante de la vie collective, l'Etat intervient chaque jour pour davantage dans l'activité du citoyen. Celui-ci est graduellement réduit au rôle d'une simple pièce de métal, élément fonctionnel de la machine sociale. Ce citoyen, par un manque de compétence qui s'explique très facilement a de moins en moins contrôle sur la chose publique, mais est, par contre, de plus en plus contrôlé par l'Etat.

Comment rompre ce cercle vicieux ? Par une démystification de la hiérarchie, par une provocation à tous les niveaux afin que tous ceux qui nous commandent soient démasqués dans ce qu'ils ont de plus haineux, de plus répressif, à l'égard de leurs subordonnés. Telle doit être notre tâche partout où nous nous trouvons. PARTOUT !

Roland BOSDEVEIX.

La prochaine conférence syndicaliste

La 4e conférence anarcho-syndicaliste se tiendra les samedi 7 juin et dimanche 8 juin. Samedi matin, la commission de liaison se réunira à l'annexe de la Bourse du Travail : 67, rue de Turbigo, Paris (3e), pour mettre au point les préparatifs de ladite conférence, accueillir les compagnons de province. L'après-midi, la salle devant être libérée vers 17 h 30, nous discuterons des moyens de financement, de la diffusion de la brochure : « Qu'est-ce que le syndicalisme ? » et, si nous en avons le temps, nous amorcerons la lecture du projet d'alliance syndicaliste révolutionnaire et anarcho - syndicaliste. Dimanche de 9 h 30 à 18 h 30, nous continuerons la discussion de la salle de la Maison Verte, 127, rue Marcadet, Paris (18e).

Pour nous, militants syndicalistes révolutionnaires anti-autoritaires, il ne s'agit ni d'une centrale de plus ni d'une organisation structurée destinée à avoir je ne sais quel rôle dirigeant dans l'avenir. L'alliance réunit, fédère des tendances proches. C'est un regroupement affinitaire, un organisme de liaison et d'information destiné à coordonner les efforts et éventuellement les actions. N'est-ce pas déjà un bon départ ?

Nous avons pensé que les trois associations (Union anarcho-syndicaliste, Fédération anarchiste, Union des syndicalistes), qui avaient appelé à nous réunir dès les 7 et 8 décembre 1968, pouvaient avoir un dénominateur commun : le syndicalisme révolutionnaire.

Actuellement, les bureaucraties syndicales s'efforcent de récupérer le magnifique mouvement spontané de mai et juin à des fins partisanes.

Un travailleur sur cinq seulement est syndiqué et il existe cinq centrales syndicales différentes (CGT, FO, CFDT, CFTC, CNT) sans omettre la FEN qui groupe les 4/5 des enseignants.

Les autres ne sont pas ou ne veulent plus être syndiqués.

Notre but est la réunification de la classe ouvrière sur les bases du syndicalisme véritable c'est-à-dire le nôtre, celui qui redonnera la parole à tous les travailleurs — dans l'entreprise, dans la rue, dans les Bourses du travail et les fédérations d'industrie.

Tâche exaltante qui mérite que l'on consente à s'y consacrer, même si nous ne percevons pas immédiatement des résultats féconds. La lutte sera longue.

Nous désirerions également promouvoir à travers la France des conférences régionales destinées à susciter rencontres, confrontations d'hommes et d'idées sur des sujets précis d'actualité brûlante : le refus de l'intégration du syndicalisme dans l'Etat, les grèves sauvages, l'unité étudiants-travailleurs, les luttes sociales internationales.

Au moment où l'opinion publique se divise autour des mythes Poher-Pompidou nous devons sonner le réveil de tous les travailleurs pour qu'ils prennent d'abord conscience, s'organisent d'eux-mêmes ensuite. Notre émancipation en dépend.

Albert SADIK.

CONFÉRENCE-DÉBAT AU LYCÉE DE LORIENT

Le congrès à peine terminé, le groupe anarchiste de Lorient organisait mardi 27 une conférence-débat au lycée de la ville.

Invité à exposer les grandes lignes de l'Anarchisme, notre camarade Marcel Bonnet dégagea l'essentiel de notre pensée s'attachant à faire ressortir l'anarchisme comme une pratique révolutionnaire, devant un jeune public intéressé et nombreux.

Mais au-delà de l'information théorique l'orateur et la salle ont aussi posé le problème du foyer socio-éducatif (cf. Participation) et dénoncé la nature coercitive de l'administration. Et c'est concrètement que les lycéens ont exprimé leur contestation du système, illustrant, dans la pratique (refus de l'autorité administrative, action directe) l'essentiel de l'exposé de notre camarade. Une expérience à renouveler.

Gageons que nos copains du groupe de Lorient ne manqueront pas d'utiliser l'événement comme un tremplin à leur remise en cause de l'autorité. KROPO.

Un meeting pour rien

(Mutualité, le 29 avril 1969)

En fait, il serait plus exact de dire que ce meeting de Solidarité envers les révolutionnaires espagnols a servi au moins à une chose : démontrer une fois de plus l'inutilité des meetings traditionnels.

Pourtant, les camarades espagnols (trotzkistes, maoïstes, syndicalistes, anarchistes, etc.), qui coorganisaient cette réunion avaient clairement conditionné leur participation au respect des points suivants :

1) Réduction au minimum des classiques péroraisons des orateurs à la tribune;

2) Participation du « public » à des discussions en groupe sur divers thèmes;

3) Débouché du meeting sur des propositions concrètes de soutien au peuple espagnol.

Rien de tout cela ne fut respecté pas plus que ne fut réalisé le travail d'explication préalable qui aurait pu amener quelques « non-organisés » à ce meeting.

Carence de l'UNEF, P.S.U., A.J.S. et autres groupuscules ? Ou situation « conjoncturelle » défavorable (lendemain du référendum) ?

Soyons bon prince, admettons qu'il y ait eu conjonction.

Un point positif à noter néanmoins : la liberté d'expression politique reconnue aux différents courants révolutionnaires et l'insistance mise sur ce point par les camarades espagnols qui ont souligné, dans leur intervention, leur attachement au principe de la pluralité des tendances révolutionnaires au sein du prolétariat, de même qu'ils ont dénoncé l'absurdité des manifestations rhétoriques et formelles simples exécutoires donnant l'illusion d'avoir «fait» quelque chose et procurant à bas prix une « bonne conscience » satisfaite.

J. LOUIS.

Anarcho-syndicalisme...

... syndicalisme révolutionnaire

I. — LE FAIT

Les anarcho-syndicalistes et syndicalistes révolutionnaires anti-autoritaires militent dans divers syndicats : C.G.T., F.O., C.N.T., C.F.D.T., F.E.N., et appartiennent aussi parfois à certains groupements spécifiques : Fédération anarchiste, Union des anarcho-syndicalistes, Révolution prolétarienne (U.D.S.).

Diverses raisons font que ces militants appartiennent à différents syndicats et groupements.

Et, si nous reconnaissons la nécessité d'un regroupement des militants A.S. et S.R.A.A., pour ces raisons nous ne pouvons espérer qu'ils se regroupent TOUS dans des syndicats ou groupements mentionnés.

II. — PROBLEME DE LA CREATION D'UN SYNDICAT ANARCHO-SYNDICALISTE

Si nous posons le problème de la création d'un syndicat anarcho-syndicaliste, nous ne pouvons que reconnaître qu'il existe déjà : C.N.T. Et, en ce sens, les camarades de la C.N.T. ont raison d'appeler les A.S. et S.R.A.A. à venir militer à la C.N.T.

Mais en premier lieu, nous sommes minoritaires ; en second lieu, nous n'entraînerions avec nous qu'un nombre minime de syndiqués si nous allions tous à la C.N.T.

III. — CE QUI EST IMPORTANT

Sur le plan tactique et stratégique, c'est peut-être le fait que les A.S. et S.R.A.A. appartiennent à divers syndicats ; de ce fait, si nous savons coordonner nos efforts, nous pouvons en retirer une force extraordinaire.

1°) En apparaissant aux yeux des travailleurs comme les champions de la réunification de la classe ouvrière.

(Sur le plan psychologique c'est peut-être le point le plus important car nous serions inattaquables moralement ; et sur le plan pratique nous deviendrions attractifs pour les travailleurs.)

2°) En ayant une conduite cohérente dans l'ensemble des syndicats (avec conduite syndicaliste révolutionnaire cohérente, nous pouvons à moyen terme influencer le mouvement syndical, en insufflant dans tous ses membres un esprit nouveau).

Le problème ainsi posé ramène à celui d'un regroupement des A.S. et des S.R.A.A. qui permette aux camarades de militer sur le terrain de leur choix tout en coordonnant leurs efforts et en définissant des objectifs communs.

Dans ce sens, la solution est peut-'tre celle de la conférence syndicaliste se développant en Alliance (A.S.R.A.S.) : Alliance des Syndicalistes Révolutionnaires et Anarcho-Syndicalistes.

IV. — L'ALLIANCE

L'alliance devrait permettre la coordination des efforts de tous les camarades militant dans quelque syndicat que ce soit. Ce qui est important, c'est de pouvoir apparaître face à l'opinion comme une force cohérente et surtout apparaître au niveau national.

Constituer une alliance au niveau national peut paraître ambitieux mais c'est surtout s'atteler à une tâche qui en vaut la peine. Ce n'est pas paraître étriqué et petit ; c'est la possibilité d'enthousiasmer de nombreux jeunes et de nombreux travailleurs.

Dans un premier temps se réclamer de l'alliance a surtout un effet psychologique « enfin les A.S. et S.R.A.A. se sont mis d'accord et regroupent leurs forces » il y a peut-être plus de personnes qu'on ne le croit qui nous rejoindraient si nous savions constituer un regroupement qui offre des perspectives autres que celles d'un groupuscule car, chez nombre de personnes ce qui est mis en cause ce n'est pas notre idée mais notre peu d'efficacité.

V. — ORGANIQUEMENT, QUE SERAIT L'ALLIANCE ?

Elle ne serait pas une organisation au sens traditionnel.

Son centre d'impulsion serait les conférences syndicalistes régionales et nationales, au sein desquelles, les syndicalistes se rattachant à un même esprit : (Charte d'Amiens + brochure), définirait des objectifs communs et des moyens d'action et de propagande.

L'Alliance permettrait de mettre en rapport les camarades à tous les niveaux ils pourraient procéder à des regroupements et être efficaces.

Un minimum de structuration lui assurerait une grande souplesse : une commission de liaison et une commission de propagande, à l'échelle régionale et à l'échelle nationale.

Dans la première phase, l'accent serait surtout mis sur la propagande ; faire connaitre par des tracts des affiches, des conférences de divulgation ce qu'est l'Alliance.

En cas de crise, les liens tissés au sein de l'Alliance permettraient d'assurer la coordination des efforts et l'efficacité nécessaire.

Nous tenons à faire connaître deux textes de notre camarade André Prudhommeaux — ces textes parurent dans « l'Espagne nouvelle », pendant la guerre civile (1936-1939) — l'un est un appel de l'Histoire qui éclaire la politique actuelle de la Russie envers ses satellites, l'autre un article sur la femme qui a conservé toutes son actualité.
On retrouve, dans ces deux morceaux, toute la finesse et l'acuité d'analyse qui étaient la marque du talent du militant anarchiste aujourd'hui disparu. N.D.L.R.

Textes essentiels d'André Prudhommeaux

SACRIFICATEURS... ET SACRIFIÉS

La patrie socialiste est aussi la patrie des opprimés de tous les pays. C'est avec cette devise de défi que le bolchevisme a ouvert, en 1917, sa lutte contre le monde bourgeois.

Avec cette « bonne nouvelle » lancée à toutes les victimes de l'oppression et de l'exploitation capitaliste, le Manifeste de Marx prit, pour la première fois, tout son sens : Les prolétaires n'ont pas de patrie. (On ne peut leur enlever ce qu'ils n'ont pas). Ils ont à conquérir leur patrie en érigeant la classe ouvrière en nation et en universalisant la domination de classe du prolétariat.

Ce fut une force morale immense que la présence d'une République soviétique en Russie, au milieu des désastres, des faillites, des reniements et des désespoirs de la guerre, et cette force morale n'a pas encore cessé d'agir, même après la banqueroute du socialisme en Russie.

La lumière des étoiles éteintes continue à cheminer, siècle après siècle, à travers l'espace intersidéral. Certains yeux recevront la lumière des astres de notre monde longtemps après qu'il aura plongé dans le néant. De même, certains esprits sont insensibles au brusque éclat des révolutions en accomplissement et n'admettent que les révolutions déjà mortes.

Nous, libertaires, avons, les premiers, défendu la Russie soviétique du temps où les Cachin, les Rappoport et autres « marxistes » abondaient en sarcasmes et en calomnies contre la Révolution d'octobre. Nous avons mis en jeu, pour elle, par instinct de combativité et de sacrifice volontaire, notre existence et celle de notre mouvement, notre sang et jusqu'à nos idées. Qu'on se rappelle les grèves de solidarité, les sabotages de transports, les fraternisations et les insurrections organisées par nous, presque dans tous les pays du monde ! Qu'on se souvienne du rôle joué en Russie même par les anarchistes, dans les journées de juillet, dans la lutte contre le parlementarisme bourgeois de Kerensky et le militarisme de Kornilov, dans la hasardeuse et sanglante bataille contre l'invasion étrangère et contre les généraux blancs Denikine, Koltchak et Wrangel !

La patrie socialiste, nous devions l'apprendre à nos dépens, a, comme toute patrie, sa raison d'Etat et ses frontières, ses sacrificateurs et ses sacrifiés. A Brest-Litovsk fut signé le pacte qui excluait pratiquement de la solidarité révolutionnaire une et indivisible les opprimés de Pologne et d'Ukraine, de Finlande et des Pays Baltes, de Lituanie et de Courlande — sans compter ceux du reste de l'Europe et des autres continents. Cependant, les appels du Kremlin à l'insurrection continuaient à retentir, appelant les prolétaires à se sacrifier pour la défense de la patrie russe, dans l'espoir (de plus en plus virtuel) de voir s'élargir plus tard jusqu'à eux les bornes de la patrie socialiste devenue Etat national.

Luttez, non pour vous, non pour tous, mais pour nous. Telle était, de plus en plus, la signification des ukases lancés par le bolchevisme au mouvement ouvrier international. Car les hommes de confiance de l'Etat russe prétendaient régler à leur gré, selon les besoins de leur politique et de leur diplomatie, tactique et la stratégie des forces révolutionnaires mondiales. Ils surent manier, alternativement, le croc qui retient et le fouet qui excite, excommunier à volonté les impatients et les hésitants, les timorés et les extrémistes bolchevicks, en un mot à la faveur de leur prestige, les élites et les masses prolétariennes du monde entier. Et, peu à peu, allait, s'aggravant, par le jeu de l'« érection du prolétarait en Etat national », le contraste entre les intérêts des chefs et ceux des troupes, tandis que s'accroissait démesurément le nombre des sacrifiés et que diminuait toujours celui des profiteurs du sacrifice.

Sacrifiés à l'alliance nationale germano-russe, tombèrent d'abord Social-Révolutionnaires de gauche et les anarchistes en Russie, puis les éléments subversifs de l'Allemagne elle-même, massacrés, en janvier 1919 ; autour de Karl Liebknecht et de Rose Luxembourg. Puis ce fut le tour des prolétaires de l'ancien empire austro-hongrois, sacrifiés aux milieux de paix avec la Pologne, et, de nouveau, en 1920, celui des mineurs et métallurgistes rhénans vendus à Noske et Severing par les chefs communistes allemands lors de l'accord de Bielefeld.

En 1921-1923 se succèdent les épisodes de guerre civile en Allemagne centrale, dans la Ruhr, en Silésie, en Saxe, en Lettonie, en Bulgarie, en Italie contre le fascisme naissant. Partout, et toujours, l'action ouvrière est, alternativement, provoquée et paralysée par le jésuitisme moscoutaire, dans des buts qui n'ont rien de commun avec l'émancipation réelle des travailleurs : alliance turque, accords de Gênes et de Rapallo, convention militaire secrète avec l'Allemagne, traité de commerce accordé par Mussolini, ouverture de crédits anglo-américain, etc.

Les élites sont décimées, les meilleurs lutteurs démoralisés par la calomnie ou la corruption. Le combat, loin de gagner en coordination et en ampleur par la discipline internationale et nationale des Partis, sont menés en ordre dispersé, à la manière de démonstrations épisodiques, de putsches sans lendemain, parfois de provocations caractérisées ? Finalement, c'est la déroute générale, et des centaines de millions de travailleurs en Italie, en Europe centrale et dans les Pays balcaniques, viennent grossir, inutilement, désespérément, l'armée immense des sacrifiés.

Sacrifiée, elle aussi la classe ouvrière russe, saignée à blanc, mitraillée à Cronstadt et en Ukraine, attachée au char du socialisme d'Etat (dit du « communisme » de guerre) ; puis pliée devant le nouveau capitalisme (dit Nouvelle politique économique) ; puis jetée définitivement sous le joug du bureaucratisme totalitaire (Plans quinquennaux d'industrialisation en vue de la guerre nationale et de l'entretien d'une classe nouvelle de parasites).

Ce n'était pas assez, sans doute, et bientôt, de l'Europe continentale, l'activité politique de la patrie socialiste s'étendit au monde entier. Sacrifiée, la grève générale anglaise (à un rapprochement commercial avec l'Angleterre) ! Sacrifié, le mouvement émancipateur de l'Inde et de l'Egypte (pour quelques accords favorables au pétrole russe) ! Sacrifiée, la révolution sociale chinoise (sans autre contrepartie que la conservation du chemin de fer de Mandchourie) ! Sacrifiée, l'insurrection des Indes Néerlandaises (grâce à l'obtention de quelques crédits à long terme fournis par les banques d'Amsterdam) ! Sacrifié, enfin le mouvement anti-impérialiste des pays hispano-américains, qui devait trouver son apogée au congrès anti-yankee de Mexico-congrès décommandé subitement moyennant la signature de quelques bonnes affaires par les financiers de Wall Street !

En 1933, reportant leur attention sur l'Europe centrale, les sacrificateurs bolchevistes opèrent dans le mouvement des opprimés du monde entier — sujets et non plus citoyens de la patrie socialiste — une nouvelle et formidable amputation. Ils sacrifient le mouvement ouvrier allemand, le plus riche, le plus puissant, le plus savant, le mieux organisé du monde entier. Ils le sacrifient sans l'ombre d'un prétexte, de gaieté de cœur, alors que le bolchevisme est maître de Berlin, que le marxisme compte quinze millions d'électeurs et de syndiqués, et que l'étoile pâlissante de Hitler annonce la période propice à la prise du pouvoir. Ce sacrifice est consommé avec une simplicité qui déconcertera les générations futures. En septembre 1932, le double mot d'ordre de Heinz Neumann, « Chassez les fascistes » et « brisez le traité de Versailles », est remplacé par la formule fausse et hypocrite de la capitulation sans combat : « D'abord Hitler, ensuite Thaelmann » et « Discutez avec les fascistes au lieu de les frapper. Hitler a compris. Le bolchevisme lui offre le passage et se réserve la manœuvre. Plutôt que de risquer l'aventure d'une prise de pouvoir au milieu de l'Europe hostile, Moscou préfère céder la place et s'allier avec les ennemis traditionnels de l'Allemagne, avec les impérialistes conservateurs que l'insolence allemande ne manquera pas de coaliser à travers le monde.

Et la trahison ignoble se décide, derrière le dos du peuple allemand, derrière le dos des communistes allemands eux-mêmes ; de l'aventureux Neumann sequestré en Russie, de l'inepte Thaelmann et de l'inquiet Torgler abandonnés à leur malheureux sort, voués, eux aussi, à un sacrifice qu'ils n'ont pas consenti, à un sacrifice absurde, qui en entraînera d'autres, et d'autres encore, interminablement...

Un moment on peut croire que le plan va rater. Van der Lubbe allume sa torche au milieu de Berlin bondé d'explosifs insurrectionnels, comme une soute de navire de guerre l'est de tolite. Et les ouvriers, saluant le signal du combat, vont s'élancer pour la lutte finale, lorsque l'accusation des « provocateurs » retentit, unanimement lancée par les bonzes alertés. L'élan est coupé : la victoire de Hitler est consommée sans l'ombre d'une résistance nouvelle. Dimitroff joue, à Leipzig, son insolente comédie, se gausse de Goering impuissant, et insulte Van der Lubbe anesthésié : la libération de ce « héros » probablement convenue d'avance en échange de l'inaction du Parti, sauvera l'honneur du bolchevisme et fournira à la IIIe Internationale un Fürer digne d'elle, un vrai pontif des sacrificateurs, habitué à tirer d'affaire sa propre peau aux dépens de celle des autres.

Le bolchevisme a-t-il sacrifié sa section allemande et le peuple allemand tout entier « pour sauvegarder la Paix » ? Non, certes. Paix et guerre ne sont pour un Lénine, pour un Staline, pour un Litvinov que les faces alternatives d'une même politique. La paix signifie, ici : L'intérêt des gouvernants, la sécurité des sacrificateurs et celle de leur fameuse Patrie (rabaissée au rang des mères dénaturées, des mégères sanglantes que sont les patries capitalistes).

Le premier geste de la diplomatie russe ne sera-t-il pas, d'ailleurs, de conclure une alliance militaire avec la France et de sacrifier à cette alliance les intérêts pacifiques et révolutionnaires des travailleurs de ce pays ? N'est-ce pas le jeu de la provocation guerrière qu'a joué et que jouera la Russie, toutes les fois qu'elle se croira assez forte et assez sûre de ses alliés, même si l'enjeu de la bataille est une concession tzariste en Chine, vendue plus tard 200 millions de roubles, ou bien un poteau frontière ou deux en bordure du Mandchou-Kouo ?

Nous ne faisons pas, aux réalistes politiciens et policiers du Komintern et du Kremlin, l'injure de les croire tombés dans l'adoration idolâtrique

de la Paix, de la Démocratie, ni de la légalité constitutionnelle — ces « grues métaphysiques » dont se gausse le marxisme bolchevick.

Nous ne leur faisons pas non plus l'injure d'être des imbéciles et de n'avoir pas prévu, après l'exemple de ceux de dix autres pays (y compris la Russie), les possibilités de résistance et de durée d'un régime totalitaire en Allemagne.

Nous ne croyons pas non plus que les avortements en série qu'ils ont pratiqués sur toutes les révolutions du monde (et en dernier lieu sur la révolution sociale commencée en France avec la prise des usines) soit le résultat d'une fatale maladresse ou d'une série d'erreurs involontaires.

Nous sommes donc obligés de considérer que les sacrifices humains consentis ou perpétrés par la stratégie bolcheviste sont partie intégrante ou conséquence obligée d'un système, d'une certaine conception politique et sociale qui se nomme « le bolchevisme » : conception de l'égoïsme sacré du Parti, du rôle prédestiné des révolutionnaires professionnels, de l'érection du parti en Etat, et de la parfaite indifférence des moyens contribuant à sauvegarder et à conserver la nouvelle structure politique.

Nous sommes obligés, en plus de cela, de constater que la «Patrie Socialiste », le « Prolétariat devenu nation », ou l'Etat devenu « prolétarien », est un Moloch aussi insatiable du sang des travailleurs que n'importe quel autre idole du même genre. A considérer le nombre de millions d'hommes qui ont servi de chair à canon et de monnaie d'échange aux bolcheviques depuis 1918, on peut dire que ses ravages dépassent ceux de la guerre mondiale, et l'on peut comprendre, dans une certaine mesure, les opprimés du monde entier lorsque, las d'être sacrifiés par et pour la Patrie Socialiste, ils se retournent en désespoir de cause, vers la Patrie bourgeoise ou vers le « socialisme national », aux promesses moins lointaines, et aux caprices peut-être, après tout, moins grands que ceux du grand Staline, chef et lumière du prolétariat universel.

L'Etat russe n'a pas donné aux peuples opprimés, ni au prolétaires internationaux les armes, les munitions, les secours, les refuges, dont ils avaient besoins et sur lesquels ils comptaient. Il s'est contenté de leur donner des chefs, et de jouer avec eux comme avec des pièces de jeu de cartes, dans sa petite partie de poker avec les autres Etats.

De toute la débâcle allemande, le « pays sans chômeurs », la « patrie socialiste », n'a recueilli que quelques centaines de réfugiés : les agents les plus brûlés de sa police spéciale — et c'est tout. Par contre, il paraît, aujourd'hui encore, à Berlin, avec la permission de Hitler une revue luxueuse, à couverture rouge, décorée du marteau et de la faucille. Elle rend compte des progrès de l'amitié commerciale germano-russe, chacune des deux nations étant actuellement le meilleur client de l'autre dans presque tous les domaines, et le pourcentage du commerce extérieur russo-allemand augmente d'année en année.

Prêt à risquer l'éventualité d'une guerre mondiale pour quelques arpents de terre en Mongolie extérieure, Staline est également disposé (lorsque son jeu est d'attendre des circonstances plus propices), à sacrifier sans hésitation, les opprimés et les exploités de l'Espagne et du monde en faveur de sa guerre et de sa paix.

« *L'Espagne Nouvelle* » *15 octobre 1937.*

FEMMES LIBRES

La qualité humaine d'un milieu social se caractérise par la condition qui y est faite aux êtres désarmés.

L'homme vraiment viril aime la vie sous son aspect de lutte noble et loyale. Il ne se veut que des adversaires fraternels libres de toute chaîne et pourvus de chances au moins égales aux siennes dans la compétition des individus, des sexes et des générations. C'est pourquoi l'homme vraiment viril a besoin de l'émancipation de la femme et de l'enfant. Il les fait forts de sa tendresse et de son respect ; pour ne pas s'abaisser en les abaissant, pour leur éviter le mensonge, la honte et la ruse ; pour s'épargner à lui-même les lâchetés et les brutalités du despote. Dans le combat de l'amour, il ne veut ni tyran ni esclave.

A l'homme vraiment viril correspond la femme vraiment féminine, l'enfant vraiment puéril ; c'est-à-dire libres tous deux de cette caricature de féminité et de puérilité que les conventions masculines et parentales leur imposent comme une livrée d'esclavage, comme des oripeaux de singe ou de poupée, pour une bouffonerie de nains et de ventriloques.

La famille actuelle est fausse. Le monde actuel est faux, déchiré, irréel. Il manque à son unité, à sa splendide diversité, le contact réel et l'égalité des sexes, des générations. De quelque côté que l'on tourne les yeux, on voit que l'enfant manque, que la femme manque, et, par voie de conséquence, manque aussi l'homme vraiment adulte et viril.

La Chine a fait de la femme riche une infirme, de la femme pauvre une bête de somme.

L'Amérique a développé une sorte d'animal spécialisé pour la course mécanique à faire de l'argent, et pour la course au faux luxe et à la dépense sans générosité.

La Russie a créé la femme-oudarnick, robot sans âme, sans sexe.

La France propose à ses petites bourgeoises l'idéal du mannequin frisotté et chiffonné dont il ne reste rien lorsqu'il est passé au vestiaire.

L'Italienne est une simple fabrique de chair à canon pour expéditions coloniales.

L'Allemande a reçu de Hitler, le fanatique insexué, le mot d'ordre qui la rejette hors du monde : « Kirche, Küche, Kinder ».

La Juive reste la bête impure dont la présence scandalise, dont toutes les fonctions sont des souillures, et à quoi les docteurs de la Loi contestent la possession d'une âme.

L'Espagnole, cette autre orientale, n'est jamais sortie du harem de l'homme (prison conjugale ou bordel) que pour entrer dans le couvent, ce harem de Dieu ou de ses prêtres.

L'intensité inouïe de l'instinct sexuel dans les pays où le soleil brûle dans le sang et dans le vin, un caractère de cruauté qui s'étend, de proche en proche à toute la vie politique, religieuse, morale confère aux prohibitions et refoulements sexuels et sociale. Le maximum de provocation, de continence et de jalousie semble réalisé par la vie sexuelle de la jeunesse espagnole, telle qu'elle lui est imposée par une tradition millénaire, sans d'autre décharge possible que les brutalités de l'onanisme et de la prostitution, ou les faux-semblants de la dévotion religieuse.

Or, malgré cela (ou à cause de cela ?) c'est d'Espagne que nous vient l'affirmation la plus claire, la plus vibrante et la plus complète de cette nouvelle condition de la femme et de l'enfant, et qui est *le vrai recommencement du monde.*

Même si la révolution populaire est écrasée en Espagne, elle n'aura pas moralement échoué, et sa résurection est assurée. Car elle a permis à la « *Agrupacion Mujeres Libres* », de se former et de faire entendre sa voix.

Cette association de « femmes libres » dont les plus âgées ont peut-être trente-cinq ans, et dont les trente mille membres forment la fleur d'une jeunesse encore adolescente, constitue un mouvement absolument original, qui laisse loin derrière soi les vieilleries du féminisme bourgeois et des organisations féminines annexées aux partis politiques. Elle est éclose de la révolution de juillet 1936 et porte en elle l'âme de cette révolution.

Liées au mouvement anarcho-syndicaliste par des affinités idéologiques qui excluent tout conformisme et toute dépendance, les « femmes libres » ont su maintenir dans sa forme la plus haute la revendication de l'idéal sans tourner un seul instant le dos aux sombres réalités de l'heure, aux problèmes de l'invasion et de la guerre qui déchirent effroyablement l'Espagne. Elles ont su dénoncer courageusement à la révolution ses propres hésitations, ses lacunes, ses tares secrètes, envisager tous les aspects d'une situation que les dirigeants n'osaient généralement pas regarder en face, et presque toujours présenter des solutions qui témoignent d'une haute inspiration et d'un sens très noble des responsabilités.

Le journal mural et les diverses publications de la *Agrupacion* — avec la puissance expressive de leurs images étroitement liées au texte, leur mise en page explosive, leur typographie monumentale, leur dédain de tous les lieux communs de la politique, leur extraordinaire force émotionnelle et poétique — ont démontré que l'esprit, lorsqu'il plane assez haut, échappe à tous les pièges de la censure. Il sait échapper à la compétence rampante du contrôle policier, en prenant la forme ailée et le langage secret de l'œuvre d'art. Il se trouvait que ce langage, impénétrable aux Tchéka et aux Seguridad politiciennes, était le plus naturel aux élites morales et aux *masses illettrées* de l'Espagne. C'est pourquoi la collection des affiches et des revues de « Mujeres Libres » est déjà entrée dans l'histoire. Nous ne pouvons malheureusement donner dans nos colonnes qu'une faible idée du contenu intellectuel de ses pages, à travers les insuffisances de la traduction et la suppression de l'ambiance graphique et plastique qui est leur vie selon la chair. Puisse cet écho bien lointain inciter quelques-uns à imaginer et à reconstruire et surtout à transposer dans l'ambiance internationale l'œuvre entreprise par « MUJERES LIBRES » au sein du peuple ibérique.

L'Espagne Nouvelle (A.P.)
n° 52-53 - 8 juillet 1938

Quelques extraits de ce numéro (traduits de Mujeres Libres

NINOS ! NINOS ! (Enfants ! Enfants !)

Il n'y a rien qui nous fasse autant de mal que de voir exploiter pour des parades publiques l'ignorance des enfants en face de la guerre, de la politique, de la mort !

Si nous combattons pour tant de révélations nouvelles, pour tant de rectifications totales, nous ne devons pas laisser se reproduire sous une autre forme, mais avec le même caractère, les erreurs que nous condamnions hier.

Naguère, c'étaient les processions, les premières communions, où les enfants, sérieux et perplexes devant des rites, pour eux incompréhensibles, servaient de poupées, de jouets à la spéculation cléricale et la bêtise des foules.

Aujourd'hui, on déguise des enfants de cinq à douze ans en infirmières ou en miliciens et, avec des chants aussi incompréhensibles pour eux que les prières d'antan, on les promène à travers les rues de la ville, levant le poing et proférant des vivats intrépides.

Les enfants ne peuvent et ne doivent être ni catholiques ni socialistes ni communistes ni libertaires. Les enfants doivent être seulement ce qu'ils sont, c'est-à-dire des enfants. Qui peut donc s'arroger l'autorité de leur enlever ce droit ? Un crime plus monstrueux que l'homicide, est de fausser la psychologie enfantine — de découvrir trop tôt à leurs yeux le monde tourmenté, amer et sale des aînés. Il suffirait d'un peu de répit et ces enfants aujourd'hui — nos enfants ! — pourraient découvrir par eux-mêmes un monde différent de celui où se passa notre jeunesse.

Tâchons qu'ils restent purs, laissons-les à leurs réactions spontanées, afin qu'ils puissent demain, libérés de toutes les tares morales qui marquent le présent, édifier le monde idéal dont nous sommes en train de jeter les bases.

Que les enfants soient des enfants seulement. Niños, niños... Ni « Balillas » ni « Pionniers ». Pionniers et Balillas ne sont que deux éditions du même livre faux.

Les mères espagnoles à leurs sœurs allemandes (appel radiodiffusé)

Mères allemandes ! Levez-vous ! Dites que vous ne voulez pas la mort de vos fils ni leur déshonneur. Les mères espagnoles s'adressent à vous, mères de soldats allemands. C'est le cri de cœurs déchirés que vous recevrez avec cette demande et nous espérons que vous ne la laisserez pas sans réponse.

On vous dit que quelques hommes ambitieux ont besoin de vos fils pour qu'ils versent leur jeune sang sur les champs de bataille inconnus. Et pourquoi ? Cela, aucune mère ne le comprend ; c'est uniquement l'affaire de quelques hommes ambitieux. Cette affaire n'a rien de commun avec le salut d'aucun peuple, pas plus de l'allemand que de l'espagnol. Vos fils, mères allemandes, sont sacrifiés maintenant, parce que les femmes et les hommes d'Espagne ont tenu tête à leurs premiers agresseurs, parce qu'ils ont vaincu et en ont détruit la plus grande partie.

. . . . . .

Comprenez, mères allemandes, que vos fils ne sont pas nés pour anéantir la liberté des peuples étrangers, vous leur avez donné la vie pour qu'ils soient un jour libres et heureux. Et par là respectés. Que faut-il de plus ? Que viendraient-ils chercher ici ?

L'ESPERANTO ET S. A. T.

Les espérantistes sont-ils de doux illuminés ? Les beaux rivages du « pays d'Esperanto » sont-ils ceux de l'utopie ?

Le « pays d'Esperanto », c'est l'univers, celui de demain, un monde à la mesure de l'homme, un monde de paix et de clarté, sans frontière d'aucune sorte, ni politique, ni économique, ni linguistique.

Non pas un énorme « Uniprix » où auront disparu toutes nuances, toutes différences ; non pas un monde uniformisé, mais une conception nouvelle de la vie où toutes les possibilités de compréhension seront développées... de là ne découle-t-il pas l'Amour ?

L'étoile verte, symbole des espérantistes, nous parle d'Espoir.

C'est en 1887 que l'Esperanto fit son apparition. Zamenhof, médecin polonais, mesurant les barrières qui séparent les hommes, rêva d'abattre celle des langues, pensant qu'un langage commun aiderait les hommes à se « reconnaître ».

Obsédé par cette idée, il y voua sa vie entière et dans ce but apprit une dizaine de langues européennes.

Il n'était pas le premier à œuvrer en ce sens.

Au VIIe siècle, le prophète Zefania annonçait à l'humanité une langue commune et purifiée. L'Abbesse Hildegardis (1098-1178) élabora un système de langue universelle.

Au XVIe siècle, le moine Théophile Folengo (1491-1544) inventa le latin macaronique. Nostradamus, dans son livre « Centuries » fait une allusion à « l'apparition d'une nouvelle langue de culture unissant latins et orientaux ».

Au XVIIe siècle, Descartes esquissait le plan d'une langue philosophique qui permettrait une compréhension mutuelle de tous les hommes. Leibnitz rêvait d'une langue qui fût l'instrument de la raison, une algèbre logique applicable à toutes les idées et à tous les objets de la pensée. Il travailla ce problème durant de longues années. Faiguel de Villeneuve proposa une esquisse de la « langue nouvelle ». Condorcet estimait que cette langue n'était pas une chimère et existait déjà, à l'état embryonnaire, dans certaines sciences ,en particulier en chimie. Ampère créa un système et écrivit quelques poèmes en « sa » langue.

En 1795, Delormel présenta à la convention nationale un projet de langue universelle — qu'il envisageait comme auxiliaire ne visant pas à détruire ou à remplacer les autres.

Au seuil du XIXe siècle, les projets se multiplièrent. De France, d'Angleterre, d'Espagne, de Croatie, d'Allemagne les essais affluent.

Cependant les seules langues ayant réellement été pratiquées restent ; le volapuk, l'esperanto et l'ido.

Le volapuk élaboré par un prélat catholique allemand, Jean Martin Schleyer, en 1880 connut un vif succès mais ne résista pas à l'épreuve de la pratique.

Il lui manquait la faculté d'évolution.

L'ido est un esperanto modifié par M. de Beaufront, qui fut longtemps esperantiste.

« Alors que tant d'autres projets théoriques de langue logique sont restés figés sur le papier, écrit Edmond Privat, l'esperanto semble avoir pris vie en incarnant cet esprit nouveau qui cherche à s'exprimer en dehors et par-dessus les esprits nationaux ».

Dès le 1er congrès, les ouvriers présents sentirent le besoin de se grouper pour discuter ensemble leurs problèmes de classe. Pour eux l'esperanto n'est pas un but mais un moyen de fraternisation et d'émancipation.

« Lorsque se rapprochent par-dessus les frontières tous ceux qui ont des idées communes ou des intérêts communs, nous dit Charles Laisant, lorsque les exploiteurs associent leurs efforts sans distinction de nationalité, il est naturel de voir se rapprocher aussi les exploités, il est naturel qu'ils se concertent. »

Est née alors l'Association mondiale anationaliste (1) Sennacieca Asocio Tutmonda, association culturelle, groupant les esperantistes d'avant - garde, indépendante de tous partis politiques et syndicats ouvriers. Elle vise à développer chez ses adhérents une culture vraiment humaine en luttant contre les effets de l'enseignement dogmatique reçu.

Elle veut « mettre l'esperanto à la disposition des masses laborieuses » afin d'en faire un instrument « d'éducation et d'affranchissement populaire à l'échelle mondiale ».

Elle se place « nettement mais sans sectarisme » sur le terrain de la lutte des classes.

Contrairement à l'U.E.A. (Universala Esperanto Asocio) strictement apolitique, S.A.T. se déclare résolument contre « le capitalisme, le nationalisme, le militarisme, l'impérialisme et contre tous les fanatismes ».

HELLYETTE,
Secrétaire aux Relations extérieures.

(1) S.A.T., 67, avenue Gambetta, PARIS.

Informations Internationales

ESPAGNE

A la prison de Carabanchel à Madrid, 93 détenus politiques font la grève de la faim.

Ayant refusé d'assister à des conférences de « redressement » organisées pour eux, ils ont été internés dans les locaux des prisonniers de droit commun.

Un coup de chapeau à ces prisonniers, de quelque bord qu'ils soient, même derrière les barreaux ils n'agissent pas en vaincus.

ANGLETERRE

Les étudiants de l'université de Manchester ont invité les Gitans, chassés des alentours de la ville, à venir vivre dans leur campus. Ils y bénéficient des douches, de la cantine, de la garderie d'enfants... et ils profitent des cours que leur donnent les étudiants qui ont décidé d'apprendre à lire et à écrire à ceux qui le désirent : 90 % des Gitans du campus suivent les cours.

ARGENTINE

A Rosario, pour disperser une manifestation, la police a ouvert le feu. Un étudiant, atteint à la tête, est mort.

Les manifestants voulaient affirmer leur solidarité avec leur camarade de Corrientes tué d'une balle en pleine poitrine au cours d'un affrontement avec les « forces de l'ordre ».

Quatre étudiants ont été tués en une semaine en Amérique latine. L'un à Mérida au Venezuela, un autre à Tégucigalpa au Honduras, et les deux derniers en Argentine.

RHODESIE

Le gouvernement rhodésien propose un référendum. Il demande aux citoyens s'ils acceptent une nouvelle Constitution introduisant un régime d' « apartheid » et s'ils sont favorables à un régime de forme républicaine. Des étudiants de l'université multiraciale de Salisbury ont lancé une campagne contre ce référendum. Ils l'envisagent exempte de toute violence.

H. B.

L'ACTION ANARCHISTE EN GRÈCE AU DÉBUT DU 20e SIÈCLE

Les militants du Mouvement Anarchiste Grec qui annonçaient, voici plus d'un demi-siècle, leur participation au Congrès Anarchiste International de Paris qui devait se réunir en 1900, mais qui fut ajourné devant l'interdiction formelle du gouvernement français, nous laissèrent, cependant, quelques documents qui permettent, en partie, de reconstituer une chronologie de leurs actions, l'inventaire, sommaire, de leurs luttes, de leurs espoirs.

Deux rapports constituent la base de ma documentation. L'un émanant de « l'Association des Ouvriers anarchistes d'Athènes », l'autre dû au « Groupe Anarchiste de Pyrgos ».

Avant que ne commence, d'une façon organisée, la propagande libertaire en Grèce, en 1868, un Français du nom de Gustave Flourens fut célèbre pour ses activités révolutionnaires dans la région d'Athènes. Avec Amilcar Cipriani et les Garibaldiens, il prit part à l'insurrection crétoise contre l'oppresseur turc. A cette même époque, il créa le périodique « L'Indépendant ». Un jour où il s'adressait à la jeunesse grecque, réunie sur la place de l'université athénienne, ses paroles soulevèrent un tel enthousiasme que le gouvernement dut demander l'intervention de la cavalerie qui chargea les manifestants, provoquant un début d'émeute. L'ambassadeur de Napoléon III à Athènes, passablement courroucé par les exploits de son compatriote, obtint l'expulsion de Flourens en l'accusant (ce qui était vrai d'ailleurs !) de venir chanter, toutes les nuits, des chants révolutionnaires sous les fenêtres de l'ambassade de France. Gustave Flourens sera fusillé durant la Commune de Paris.

En 1880, un étudiant libertaire, dont l'Histoire n'a pas retenu le nom, traduisit et publia « Les abus de la justice pénale » de E. de Séchelles ; cette œuvre était précédée d'une belle préface anarchiste.

En 1886, le périodique socialiste « Arden », dirigé par Drakopoulo, diffusa deux œuvres de P. Kropotkine : « L'Anarchie et l'évolution sociale » et « Aux Jeunes ». De 1892 à 1895, Herakles Anastasias publia dans « Le Socialiste » de nombreux articles de caractère anarchiste.

A partir de l'année 95, débuta vraiment en Grèce une propagande anarchiste organisée et efficace. Les principaux groupes libertaires étaient localisés à Athènes, Patras et Pyrgos. Ces trois villes furent le théâtre d'actions nombreuses et retentissantes.

A Patras, à partir du mois d'avril 1896, J.-M. Manganaras publia « Epi tâ Proso » (En Avant). A cette même date, Manganaras intervint dans un grand meeting réunissant les ouvriers vignerons en grève. Son appel à l'action directe lui valut d'être jugé et condamné par le tribunal correctionnel.

Le 3 novembre 1896, Demetrio Matsalis exécuta un banquier de Patras et en blessa grièvement un autre. Cet attentat entrera dans l'Histoire sous l'appellation de « drame de la rue Anexartêsia ».

Les articles publiés dans « Epi tâ Proso » déclenchèrent de nombreuses persécutions contre les rédacteurs de ce périodique. Ainsi, au moins de novembre 1896, les quatorze militants qui travaillaient à la rédaction du journal furent arrêtés, jugés et condamnés à des peines allant de deux mois à un an de prison. Le 23 février 1897, J.-M. Manganaras et Karampilias furent condamnés à trois ans d'emprisonnement. Devant le tribunal et la salle comble, ils exposèrent courageusement, depuis le banc des accusés, les théories d'organisation anarchiste.

Vers cette même époque, les idées libertaires étaient également diffusées par l'intermédiaire du journal libéral « Péloponèse », de Patras, qui ouvrait ses colonnes à Manganaras et Basile G. Théodoridès, tous deux collaborateurs réguliers.

Manganaras et Karampilias, qui ne ménageaient pas leur peine pour répandre les idées anarchistes dans le prolétariat agricole de la région de Patras, organisaient tournées de conférences sur tournées de conférences. Ils furent à nouveau poursuivis en mai 1898.

Manganaras n'en continua pas moins sa tâche, il édita de très nombreuses brochures de propagande et créa la « Bibliothèque Anarchiste ».

La célébration du 1er mai 1898 fut tumultueuse, et les anarchistes affrontèrent durement les forces de répression. C'est aussi durant ces journées que Andréas G. Téodoridès tenta de tuer deux usuriers notoires de Patras, mais il ne parvint qu'à les blesser.

Depuis 1896, à Athènes, et en dehors de la propagande individuelle, il faut surtout signaler l'action de l'association anarchiste « Kosmos » qui dirigea, en 1896, la grande grève des mineurs de Laurion (la plus grande exploitation du pays : plomb argentifère, fer, etc.) qui incendièrent et dynamitèrent de nombreuses installations. Durant cette période d'agitation, et à l'instigation des militants d'Athènes et des collaborateurs du périodique « Epi tâ proso », dont Demetrio Aruellos et Panos Trekouras, l'association « Kosmos » publia et distribua au mineurs des appels en faveur de l'insurrection armée.

En 1898, la littérature anarchiste grecque était assez pauvre. La rédaction de « Epi tâ proso » et la « Bliothèque anarchiste » de Marganaras publièrent cependant certaines œuvres dont : « Ce que nous voulons » de Sébastien Faure ; « La Liberté absolue de l'individu », « Misère et Autorité », « Le Mariage dans la société future » de Kropotkine ; « La Société au lendemain de la révolution » de Jean Grave, etc.

Citons encore, parmi les militants de « L'Association des Ouvriers anarchistes d'Athènes » : Chrestos Koulombis, Panos N. Terutès, Andréas Papamatiropoulo, D. Koulouris, J. Papanniyas, Chrestos Dedel, Mich. Karayannopoulos, Drosos Meintanis, Nikolaos Moraitis.

A Pyrgos, second foyer de propagande anarchiste en Grèce, on assista dès 1892 à l'éclosion de nos idées dans cette région, en particulier parmi les jeunes qui adhéraient avec enthousiasme. A Pyrgos, selon le témoignage même des militants grecs, n'existaient pas de socialistes autoritaires, il n'y avait que des conservateurs, des libéraux et des anarchistes. Faute d'industries, les associations ouvrières étaient absentes. La propagande libertaire, s'adressant à une population essentiellement agricole, prenait donc un tout autre caractère qu'à Athènes par exemple.

Dans les environs de Pyrgos, les libertaires organisèrent plusieurs meetings parmi les paysans, en particulier contre les usuriers, mais aussi pour réclamer la suppression des impôts. Les percepteurs et autres agents de l'autorité qui parcouraient la campagne pour recouvrer les impôts furent alors reçus à coups de fusil. Mêmes les curés des villages se joignirent au mouvement de protestation contre l'Etat et le capitalisme.

A la suite de ces manifestations, plusieurs militants et de nombreux paysans furent arrêtés et condamnés, alors que l'on enregistrait une recrudescence des attentats en guise de représailles.

Le périodique anarchiste de Pyrgos, publié sous la responsabilité de Basile Théodoridès, s'appelait « Néon Foss » (Nouvelle Lumière). Créé en 1898, il cessa de paraître en 1899.

A Pyrgos toujours, Demetrio Arnellos traduisit en grec « Dieu et l'Etat » de Bakounine, « L'Anarchie, sa philosophie, son idéal » de Kropotkine, « Les Déclarations d'Etiévant » et « L'Œuvre anarchiste » de Girard. Citons pour terminer cette étude quelques militants du groupe anarchiste de Pyrgos : Panos Machairas, Nicolas Didachos, Peinos Coroverris, Spyridon Catiras, Demetrio Dionyssopoulo, G. Petrizis, B. Poulos, J. Panangoutis.

G. M.
Secrétaire de l'Internationale des Fédérations Anarchistes.

— LES ORIGINES DE L'ANARCHIE —

Ce n'est certainement pas d'une découverte scientifique ni d'un système quelconque de philosophie que l'Anarchie tire son origine. Les sciences sociologiques sont encore très éloignées du moment où elles auront acquis le même degré d'exactitude que la physique ou la chimie. Et si nous ne sommes pas encore arrivés dans l'étude des climats et du temps jusqu'à prédire, un mois ou même huit jours à l'avance, le temps qu'il va faire — il serait absurde de prétendre que dans les sciences sociales, qui traitent de choses infiniment plus compliquées que le vent et la pluie, nous puissions déjà prédire scientifiquement les événements. Il ne faut pas oublier, non plus, que les savants sont des hommes comme tous les autres, et qu'en majorité ils appartiennent aux classes aisées, et qu'ils partagent, par conséquent, les préjugés de ces classes; beaucoup sont même directement aux gages de l'Etat. Il est donc certain que ce n'est pas des universités que nous vient l'Anarchie.

Comme le socialisme en général et comme tout autre mouvement social, l'Anarchie est née au sein du peuple, et elle ne maintiendra sa vitalité et sa force créatrice qu'autant qu'elle restera populaire.

De tout temps deux courants se sont trouvés en lutte au sein des sociétés humaines. D'une part, les masses, le peuple élaboraient sous forme de mœurs une foule d'institutions nécessaires pour rendre possible la vie en sociétés : pour maintenir la paix, pour apaiser les querelles, pour pratiquer l'entraide dans tout ce qui demandait un effort combiné. La tribu chez les sauvages, plus tard la commune de village et, plus tard encore, la guilde industrielle et les cités du Moyen Age, qui posèrent les premiers fondements du droit international, toutes ces institutions et beaucoup d'autres furent élaborées, non pas par les législateurs, mais par l'esprit créateur des masses.

D'autre part, il y eut de tout temps des sorciers, des mages, des faiseurs de pluie, des oracles, des prêtres. Ceux-ci furent les premiers possesseurs de connaissances de la nature et les premiers fondateurs de différents cultes (celui du soleil, des forces de la nature, des ancêtres, etc.) ainsi que des différents rites qui servaient à maintenir l'unité des fédérations de tribus.

A cette époque, les premiers germes de l'étude de la nature (l'astronomie, la prédiction du temps, l'étude des maladies, etc.) étaient étroitement liés à diverses superstitions, exprimées par différents rites et cultes. Tous les arts et métiers eurent aussi cette origine d'étude et de superstition, et chacun d'eux avait ses formules mystiques qui n'étaient transmises qu'aux initiés, et restaient soigneusement cachées aux masses.

A côté de ces premiers représentants de la science et de la religion, on trouve aussi des hommes qui, comme les bardes, les brehons d'Irlande, les diseurs de la loi chez les peuplades scandinaves, etc., étaient considérés comme maîtres en fait d'usages et d'anciennes coutumes, auxquels on devait avoir recours en cas de discorde et de querelle. Ils conservaient la loi dans leur mémoire (quelquefois au moyen de signes, qui furent les germes de l'écriture) et en cas de différend on s'adressait à eux comme arbitres.

Enfin il y avait aussi les chefs temporaires des bandes de combat, lesquels étaient supposés posséder les secrets des charmes, au moyen desquels on s'assurait la victoire; ils possédaient aussi les secrets d'empoisonnement des armes, ainsi que d'autres secrets militaires.

Ces trois catégories d'hommes ont toujours constitué entre eux, de temps immémorable, des sociétés secrètes, pour maintenir et pour transmettre (après une longue et douloureuse période d'initiation), les secrets de leurs fonctions sociales ou de leurs métiers et si à certaines périodes ils se combattaient les uns les autres, ils finissaient toujours à la longue par s'entendre. Alors ils se liguaient entre eux et se soutenaient les uns les autres, de façon à pouvoir dominer les masses, les tenir dans l'obéissance, les gouverner, et les faire travailler pour soi.

Il est évident que l'Anarchie représente le premier de ces deux courants, c'est-à-dire la force créatrice, constructive des masses, qui élaboraient les institutions de droit commun, pour se mieux défendre contre la minorité aux instincts dominateurs. C'est aussi par la force de la science et de la technique modernes que l'Anarchie cherche aujourd'hui à élaborer les institutions nécessaires pour garantir le libre développement de la société — à l'opposé de ceux qui mettent leur espoir dans une législation faite par des minorités de gouvernants et imposée aux masses par une rigoureuse discipline.

Nous pouvons donc dire que, dans ce sens, il y a eu de tout temps des anarchistes et des étatistes.

En outre, de tout temps, il s'est aussi produit que les institutions, même les meilleures, celles qui avaient été élaborées à l'origine pour le maintien de l'égalité, de la paix et de l'entraide — se pétrifiaient à mesure qu'elles vieillissaient. Elles perdaient leur sens primitif, elles tombaient sous la domination d'une minorité ambitieuse et elles finissaient par devenir un empêchement ultérieur de la société. Alors, des individus plus ou moins isolés se révoltaient. Mais, tandis que quelques-uns de ces mécontents, en se révoltant contre une institution devenue gênante, cherchaient à la modifier dans l'intérêt de tous — et surtout à renverser l'autorité, étrangère à l'institution, qui avait fini par s'imposer au-dessus de celle-ci — d'autres cherchaient à s'émanciper de l'institution sociale (la tribu, la commune du village, la guilde, etc.), exclusivement pour se placer eux-mêmes en dehors et au-dessus de cette institution, afin de dominer les autres membres de la société et de s'enrichir à leurs dépens.

Pierre KROPOTKINE.
Extrait de : « **La Science moderne et l'Anarchie** ».
Ouvrage publié en 1913.

POUR EN FINIR AVEC QUELQUES ÉPICIERS...

La double publication par Plon du pavé de Tournoux et du factum de Marcellin devrait être pour nous l'occasion de rappeler et de dénoncer une fois de plus l'attitude des épiciers de la littérature et des margoulins de l'édition. Ces gens-là n'en sont pas, hélas ! à leur coup d'essai. Mais, même s'il est tard pour essayer de leur rabattre le caquet, notre rôle n'est-il pas de tout faire pour démasquer leur saloperie ?

Bel exemple d'épicier de la littérature, M. Jean-Raymond Tournoux est (qui l'ignore ?) à la fois collaborateur de « Paris-Match » (où brille dans le même genre un certain Raymond Cartier, autre étoile de la médiocrité) et spécialiste des secrets d'Etat (sic). Tournoux nous fera-t-il croire qu'il passe son temps caché sous le lit de Colombey, sous la banquette de la DS présidentielle et sous la table du conseil des ministres ? Même s'il écoute aux portes et s'il bénéficie de la complicité d'innombrables informateurs particulièrement bien placés, nous fera-t-il croire que tous les ragots qu'il colporte complaisamment sont inédits ? Ses épais volumes, lourds de secrets d'Etat, et jusqu'au dernier « Mois de Mai du Général » (en attendant la suite) ne répètent que des mots cent fois reproduits dans tous les torcheculs de la presse bourgeoise. Comment le public peut-il « marcher » au point de se laisser prendre à ce piège grossier ? Il est vrai que les margoulins de la presse et de l'édition se chargent de le mettre en condition.

Bel exemple de margoulin de l'édition, Plon, du groupe Nielsen (« Presses de la Cité » à succursales multiples) ne recule devant aucun sacrifice. Il publie, pas par amour de l'art mais pour le plus grand profit de Nielsen et de ses actionnaires, les champions de l'épicerie littéraire : Troyat, Tournoux... Au début du siècle, Plon se distinguait déjà par son audace : il publiait Henry Bordeaux et Paul Bourget. Toute la gamme ! J'allais écrire « toute la lyre ! », ils n'en méritent pas tant.

Quant à l'opportunisme, il a, lui aussi, une belle place chez Plon, à côté des épiciers. C'est ainsi que la vieille maison s'offre le luxe d'éditer le commissaire Caille (de l'affaire Ben Barka) dans sa collection policière et Marcellin (« L'Ordre public et les groupes révolutionnaires ») dans sa collection d'essais. A quand l'Académie française pour de tels auteurs, d'une telle hauteur ? Troyat les y attend et Raymond Cartier a déjà postulé. Soyez gentils, les « immortels », faites un peu de place, Tournoux, Caille et Marcellin brûlent d'impatience.

J'ai parlé tout à l'heure des Presses de la Cité. Je m'en voudrais de ne pas noter au passage la publication par ce « grand » éditeur du dernier Simenon : « Il y a encore des noisetiers ».

Encore un épicier, encore quelqu'un dont on parle pour les plus grands honneurs (Académie, Nobel, rien que ça). En attendant, son éditeur axe toute la publicité sur le fait qu'il s'agit du 200e roman du même auteur, il a même habillé l'ouvrage avec une bande toute simple : « le 200e ». Comme si cela suffisait à garantir la qualité du livre ! A-t-on jamais vu un journaliste tirer argument de son 200e article pour vanter la qualité de sa copie ? Ou un peintre se glorifier de son 200e tableau ? Il y aurait d'ailleurs beaucoup de risques pour que cela se retourne contre lui.

Peu de temps auparavant, sous le titre « Les grands événements 1968 », Solar-Presses de la Cité a publié un livre gratuit, oui, le premier. Tout le monde a parlé du journal gratuit, personne du livre, je n'invente rien. Bref, ce livre gratuit, bourré de publicité (il faut bien que quelqu'un paie) et de photos déjà parues (dans des livres édités par Solar, bien sûr), pourquoi l'éditeur ne l'a-t-il pas ceint d'une bande : « le premier » ? Dernier paradoxe : chez un bouquiniste des quais, j'ai vu ce livre gratuit en vente pour 4 francs.

J.-L. G.

★ ★

VIENT DE PARAITRE

NIBERGUE
de Maurice FROT
(Editions Gallimard) Prix : 19 F

Dictionnaire biographique du Mouvement Ouvrier Français
(Vol. n° 6) - Ed. Ouvrières
Publié sous la direction
de Jean MAITRON

ELECTIONS

Le citoyen ayant vécu sous l'autorité d'une autocratie ou d'une oligarchie, etc. pouvait à la suite d'une révolution voir l'avenir avec optimisme, avoir plus confiance en une assemblée parlementaire élue par l'ensemble des citoyens, qu'à l'autorité autocratique, faire confiance au nouveau régime démocratique, et confiance aux hommes délégués pour le représenter et défendre ses intérêts. Cet optimisme pourrait à priori être logique par manque d'expérience. Mais l'homme est l'homme, il est déterminé à user et abuser de l'autorité et finit par ne plus représenter que ses propres intérêts et par ricochet ceux de sa classe.

Depuis la première expérience et de génération en génération les élections se suivent et se ressemblent. Elles sont une vaste duperie. Seule une minorité clairvoyante évite ce piège à dupes qu'est l'urne. Les autres y retournent ; pauvres crânes bourrés qu'ils sont par la propagande des partis et de l'Etat.

Ceux-ci leur font croire que c'est un devoir de citoyen, que l'absence de gouvernement serait l'anarchie faisant de celle-ci un synonyme de désordre, profitant de l'ignorance des électeurs. Comme si c'était un devoir d'être dupe, comme si les démagogues n'étaient point eux-mêmes les auteurs du désordre économique. Ce n'est pas qu'ils prétendent que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, mais de ce désordre, ils s'en rejettent la cause d'un parti à l'autre. En définitive, le parti qui détient le pouvoir peut changer, mais la pagaille reste la même, prouvant ainsi qu'ils sont tous autant des incapables. Sauf bien entendu de faire leur beurre.

L'abstentionniste peut avec raison accuser l'électeur d'abdication, de complexe d'infériorité vis-à-vis d'une homme venu au monde aussi nu que lui, de faire de lui un berger, d'accepter le rôle de mouton continuellement tondu, et parfois saigné. Et puis l'électeur fait aussi le législateur qui lui, fait des lois qui sont souvent des entraves à la liberté individuelle, voter est aussi un acte contraire à la courtoisie, en voulant imposer sa conception, un acte autoritaire. L'électeur ayant abdiqué sa personnalité quand il n'est pas content devrait aller pleurer dans le gilet de son député et ne pas casser les pieds aux autres en faisant le contraire c'est un mauvais joueur.

Yvette BONOMI.

« LA RUE » n° 4 EST PARUE

« La Rue » (2e trimestre 1969), revue culturelle, littéraire, d'expression anarchiste, éditée par le Groupe libertaire Louise-Michel, vient de paraître. Ce numéro marque en quelque sorte son premier anniversaire (le n° 1 sorti, rappelons-le, le 10 mai 1968).

Des noms connus de la littérature et du syndicalisme, comme des articles de réflexion et d'actualité : son sommaire va nous permettre d'en juger.

CULTURE ET ANARCHIE
- **Le situationnisme** (Maurice JOYEUX).
- **L'Université : l'assommoir sans douleur** (Michel BONIN).
- **L'aliénation** (Pierre MERIC).
- **Le passé et l'avenir** (Maurice LAISANT).
- **André Prudhommeaux, militant anarchiste** (par sa compagne).

SYNDICALISME
- **Du passé, faisons table rase** (Roger HAGNAUER).

L'ACTUALITE
- **L'âge de la télévision** (Louis CHAVANCE).
- **L'Etat inconnu** (Euryal PRAGNA).
- **Juin 68 à Rouen** (Jean-Louis GERARD).

PHILOSOPHIE
- **Nietzsche l'actuel** (Arthur MIRA-MILOS).

LITTERATURE
- **Littérature érotique** (Jean ROLLIN).
- **La préface interdite** (Raymond MARQUES).
- **Simon pour un petit matin** (Maurice FROT).
- **I have a rendez-vous avec le wind** (Léo FERRE).

HISTORIQUE DU GROUPE LIBERTAIRE LOUISE-MICHEL (Maurice JOYEUX).

CHRONIQUES
- **La poésie : « Haïr » : un verbe d'amoureux** (Arthur MIRA-MILOS).
- **La danse : Béjart** (Jean TOLLENDAL et Joël ESSEMBLE).
- **Le cinéma : Charlot ou la capacité comique** (Paul CHAUVET).
- **Variétés : Les Quatre Barbus** (Suzy CHEVET).

En vente à la Librairie Publico (5 F l'exemplaire), au Groupe Louise-Michel et dans différentes librairies. — Abonnement, 4 numéros : 13 F.
Abonnement de soutien : 30 F.

Le numéro 5 de LA RUE paraîtra début septembre. Numéro spécial consacré à **« La Pensée anarchiste ».**

RÉPONSE A UN INCONNU...
QUE NOUS CONNAISSONS BIEN !

« Tout commandement provoque et suscite les révoltes légitimes de la liberté ; et parce que le bien, du moment qu'il est commandé, au point de vue de la vraie morale, de la morale humaine, non divine sans doute, au point de vue du respect humain de la liberté, la moralité, devient le mal. La liberté, la moralité et la dignité humaine de l'homme consistent précisément en ceci, qu'il fait le bien non parce qu'il lui est commandé, mais parce qu'il le conçoit, qu'il le veut et qu'il l'aime. »

Michel BAKOUNINE

Arthur MIRA-MILOS

C'est à un article paru dans « L'Insurgé » n° 2 (15 mai 1969) que je voudrais répondre ici. Cet article intitulé « Propos sur l'organisation » et non signé, comme il est de règle dans cette publication, n'avait d'ailleurs, semble-t-il, d'autre but que d'engager un débat — car je ne puis penser qu'il s'agisse de polémique — sur le problème vaste et primordial de *l'organisation*.

J'intitule cet article « Réponse à un inconnu » car il m'est bien difficile d'engager le dialogue — plutôt de le poursuivre — avec un fantôme à moins que je doive trouver l'auteur dans *toute* une organisation, qui, je le suppose, et c'est une des qualités de l'anarchisme, regroupe des individus qui sont loin d'être identiques. Dans le cas contraire — c'est-à-dire dans le cas où cette organisation serait un *tout* cohérent et sans faille aucune — je me demanderais pourquoi elle ne serait pas représentée par un seul homme, ce qui faciliterait bien des choses, et, comme il en a toujours été de règle.

Le problème posé par cet article est celui de l'organisation. Il serait plus exact de dire qu'il s'agit en fait de discuter de l'élargissement ou de la restriction de la liberté dans notre *Fédération*, et, bien sûr, du rôle que cette liberté — ou ce manque de liberté — aurait à jouer, et la place qu'elle aurait à tenir dans la société *libertaire* que nous ambitionnons de bâtir.

Il serait bien aisé de reprendre point par point les arguments de l'article de « L'Insurgé » et d'y répondre méthodiquement, comme il est couramment pratiqué par nos « philosophes », même s'ils se réclament de l'idéologie libertaire ; néanmoins, je ne le ferai pas, et tenterai simplement d'analyser ce que je crois être la synthèse des diverses idées exprimées.

L'article repose sur l'échine fort peu solide qui consiste à affirmer l'opposition de ce que l'auteur (1) appelle l'anarchisme philosophique (?) et l'anarchisme révolutionnaire (sic). Cette échine est bien peu solide, dis-je, car ne sont nullement exposés les critères qui permettent de définir de telles « écoles », qui d'ailleurs m'étaient jusqu'à ce jour restées inconnues. J'avais entendu parler d'anarchisme individualiste, collectiviste, non violent, d'anarcho-marxisme même (!!!) etc., mais je ne m'étais pas aperçu qu'il existait un anarchisme philosophique et un anarchisme révolutionnaire — ce qui laisse entendre que l'autre, le philosophique, n'est pas révolutionnaire. Or, s'il ne l'est pas, il n'est pas anarchiste non plus, car c'est un gentil petit pléonasme que de défendre un anarchisme révolutionnaire. Contester la valeur *en-soi* de certaines idées ou de certaines actions est une chose, contester l'aspect révolutionnaire d'un *certain* anarchisme est une rigolade.

Mais là n'est pas le plus important ; cela n'est que du verbiage d'écrivain. On lit dans cet article quelque chose qui me paraît avoir beaucoup plus d'intérêt, si ce n'est l'intérêt primordial : « L'anarchiste révolutionnaire, parce qu'il a en vue une transformation, dans le présent, de la société, jugera indispensable (la nécessité d') (2) une organisation solide, structurée, qui assure à tous ses membres une liaison étroite, un coude à coude constant. Pour parvenir à ce résultat, il abandonnera — volontairement — une partie de sa liberté et se pliera à une discipline — librement consentie — absolument indispensable pour assurer la cohésion de l'ensemble et l'efficacité de l'action entreprise en commun ».

Il n'est nul besoin de paraphraser. La compréhension se fait d'elle même, tout cela est clair. L'individu abandonnera une partie de sa liberté (où cela s'arrêtera-t-il ?) et se pliera à une discipline (de quel ordre ?), tout cela volontairement comme dans la société socialiste de Castro, de Mao, ou comme dans notre société, où moi, petit bourgeois réactionnaire, j'abandonne une partie de ma liberté, et où je me plie à une displicine.. librement consentie.

On me rétorquera qu'il s'agira alors de *défendre* la société libertaire, et que, ainsi, pour et par cette organisation, il sera plus efficace d'assurer sa défense et son progrès. Je me souviens de certains régimes, lesquels, incapables de tenir les promesses que leurs ténors avaient faites, décrétaient que désormais, toute action qui viserait à désagréger le pouvoir d'Etat, verrait ses auteurs sévèrement punis. On condamne la farouche répression d'un ordre bourgeois, mais on est prêt à se faire les justiciers d'une répression plus sanglante encore... tout cela au nom de la Révolution, bien sûr. Car que ferez-vous de moi, si demain je refuse d'abandonner ne serait-ce qu'une infime partie de ma liberté et de me plier à une discipline, parce que je juge votre action autoritaire, contre-révolutionnaire, voire anti-socialiste simplement ?

Cet article de « L'Insurgé » me remet en mémoire certaines erreurs commises par les camarades de la F.A.I. pendant la guerre civile espagnole. Il est pénible je sais, surtout pour un aîné, de voir de telles fautes bien en face, mais cela prouve notre lucidité et notre suprême volonté de ne pas retomber dans les erreurs d'hier. Les marxistes révolutionnaires eux aussi entendent priver (je suppose que c'est momentanément !) l'individu d'une partie de sa liberté et le plier à une discipline, indispensable, soutiennent-ils eux encore, pour l'efficacité révolutionnaire. Pour cela, ils ont en tête le grand Parti de masse, organisé, structuré, qui conduira fatalement, comme l'écrivait Marx (et comme l'a toujours nié Bakounine !) à la Révolution sociale et à l'instauration du socialisme. Ça ne ferait aucun doute — en tout cas sur le papier — si l'histoire n'avait montré l'échec de telles tentatives, et affirmé la nécessité impérieuse d'une autre forme d'agencement entre les individus et les groupes, agencement qui s'appelle *Fédéralisme* justement.

J'ai écrit en exergue de cette réponse une citation de Bakounine, et ceci avait un but : amener les camarades organisés à relire l'anti-autoritaire de la Ière Internationale ; peut-être alors verront-ils les divergences qui les séparent du théoricien de l'Anarchie, dont les propos sur la liberté vont à l'encontre de ceux tenus par « L'Insurgé ».

Usant de l'incompatibilité, qui fut et restera le principe de toutes les philosophies bourgeoises et réactionnaires (c'est Nietzsche qui un des premiers la combatit !), l'auteur de « Propos sur l'organisation » se complaît à opposer philosophie et révolution ; cette opposition sert de base à toutes les écoles voulant justifier l'autorité et la hiérarchie, notamment à l'université, même populaire !

C'est fraternellement que je voulais attirer l'attention de tous les camarades sur ces erreurs. L'erreur est humaine, je sais, mais le socialisme aussi...

Paris, le 20 mai 1969

(1) Je m'adresse au *tout* organisé ;
(2) Ajouté par moi.

Classiques de l'anarchisme

RÉVOLUTION ET RÉVOLUTIONS

La révolution n'est point ce qu'un vain peuple pense. Ce ne sont point des barricades dressées à chaque coin de rue, des civils armés juqu'aux dents, avec des chefs improvisés. La révolution, il faut d'abord l'avoir faite en soi-même. Alors, le reste suit. Ils me font rire ces révolutionnaires à la manque, qui n'ont oublié qu'une chose : se révolutionner eux-mêmes. Qu'est-ce à dire ? Est-ce une galéjade ? Si je dis à celui qui a faim, à celui qui crève de misère, à celui qui est victime des lois et de l'autorité : « Révolutionne-toi toi-même », il ne comprendra pas et me rira au nez. Et pourtant, « se révolutionner soi-même » a un sens précis, non le sens que l'on donne d'habitude au mot révolution, mais un sens réel, un sens qui a un sens, parce que c'est avant tout un sens moral. Au conseil que me donnent les révolutionnaires de la violence : Prends ton fusil et tire », je préfère celui des révolutionnaires conscients, des révolutionnaires pour lesquels l'individu doit commencer d'abord par changer lui-même s'il veut que le monde change autour de lui.

« Révolution dans la chaussette », crie un camelot sur les boulevards. Tant qu'il y aura des révolutions de cette espèce, le monde ne changera point de base ! Toute révolution économique suppose une révolution morale sans laquelle aucun progrès social n'est possible.

La révolution est le fruit d'une lente éducation. Il est évident que pour des gens pressés une telle solution n'est point la meilleure. Ils préfèrent se jeter dans la mêlée avec armes et bagages, quitte à y laisser quelques plumes. Plumés comme pas un, ils se trouvent Grosjean comme devant, la révolution qu'ils croyaient avoir faite étant reculée aux calendes grecques. Ce qui fait qu'ils sont moins avancés que ceux qui, tout aussi pressés, ne peuvent pas changer en un jour un monde façonné par des siècles d'obscurantisme.

Il faut d'ailleurs le reconnaître : beaucoup d'individus sont révolutionnaires de rage de n'être point bourgeois. Que l'occasion s'offre à eux de le devenir, ils auront vite fait de passer d'un camp dans l'autre. Leurs convictions sont peu sincères. On ne peut s'expliquer autrement les palinodies de certains hommes qui n'ont jamais agi que par intérêt. Se vendre au plus offrant est chez eux une habitude. Elle a pris le dessus sur tout le reste.

Qu'ont fait jusqu'ici les révolutions de la violence ? Consolider le pouvoir qu'elles voulaient abattre, substituer un dictateur à d'autres dictateurs. Copier, en changeant les noms, les régimes soi-disant abolis. Créer des armées permanentes là où il n'y avait que des armées de métier. Fabriquer des lois aussi draconiennes, si ce n'est davantage, que les précédentes. Instituer des tribunaux d'exception pires que des tribunaux tout court. Sous prétexte de respecter les « droits de l'homme » n'en tenir aucun compte, et, pour instaurer la liberté, commencer par l'étrangler. Du beau travail, en vérité, mais point de révolution ! Si c'est pour prendre la place des bourgois et les imiter, à quoi bon la révolution ? Si c'est pour substituer un capitalisme à un autre capitalisme, à quoi bon la révolution ? Si c'est pour continuer à travailler 24 heures sur 24 heures à l'usine, à quoi bon la révolution ? Si c'est pour devenir une machine, alors que le machinisme devrait procurer à l'homme des loisirs nécessaires pour cultiver son esprit, à quoi bon la révolution ? Toute révolution est stérile, qui n'est point l'œuvre d'hommes libérés intérieurement de leurs préjugés et de leurs routines.

La révolution morale de l'individu qui précède la révolution sociale, consiste avant tout pour lui à dépouiller le vieil homme, à faire taire son instinct guerrier, sa soif de lucre, ses appétits, son égoïsme en un mot. Voilà la révolution première, la seule qui compte, prélude de toutes les autres.

Nous ne demandons point pour cela aux révolutionnaires de renoncer à des plaisirs légitimes, de se priver de tout, de dédaigner le bonheur de vivre. La réforme des mentalités n'implique point le renoncement, non plus que la résignation. Le révolutionnaire digne de ce nom ne renonce qu'au mensonge. Il renonce à la soulographie. Il renonce à l'incohérence. Il renonce à la jactance. Il renonce au m'as-tu-vu-isme, aux choses extérieures et sociales. Il se replie sur lui-même, sans se résigner pour cela à subir l'injustice et à laisser l'iniquité faire des siennes.

La vraie révolution porte un nom : elle s'appelle abstention, non participation. Avec cela, elle tient tout. Elle tient les gouvernements. Elle tient en échec l'autorité. Elle met fin aux guerres. Certes, cela exige, de la part des vrais révolutionnaires le sacrifice d'avantages qu'ils obtiendraient d'une société qui ne les leur accorderait qu'en échange de leur soumission. Peu importe. On peut bien se priver de certains avantages si l'on veut, d'autre part, avoir l'avantage d'être libre.

Renonçons donc à la révolution par la violence si nous voulons que la révolution cesse d'être un mot pour devenir une réalité. Faisons violence à nos passions. Cela vaudra beaucoup mieux. Renonçons à brailler en cœur et à processionner. Instruisons-nous. Aimons nos frères, secourons-les. Rompons avec le mensonge. Alors la révolution sociale sera un fait accompli.

Extrait de : « Visages de ce temps »
de **Gérard de LACAZE-DUTHIERS.**

LITTÉRATURE

par Arthur Mira-Milos

« La main à plume vaut la main à charrue. — Quel siècle à main ! — Je n'aurai jamais ma main. » A. Rimbaud.

Où se cache la vermine ? Aurons-nous l'âme assez secrète pour y déceler la miraculeuse tache d'amour qui pourrait éclairer ses yeux ? Et s'abreuver à ses charmes, ou bien l'entendre se dissoudre dans la marmite du temps !... Quel visage recouvre ses traits ?

Elle est blonde, infantile et merveilleuse cette pâle putain faite de mots hachés. Elle jouit de l'attente ; elle se perd en extases souterraines, puis jaillit au grand jour de notre vie et éclabousse nos yeux déjà rongés par l'âge. Voilà cette fille, tour à tour sanglante, secrète, enivrante, subtile, merveilleuse de rêves et d'espoirs, fidèle repaire solitaire où s'arrête le mortel qui monte de l'abîme. Ah ! la voilà devenue folle, cette vierge de délices, d'intrigues et de défaites inconsolables. Son nom : littérature !

Elle s'appelait Barrès et savait le sentiment. D'autres noms — ah ! combien peu nombreux ils sont ceux-là ! — Céline et Kafka, les plus grands peut-être de tous les écrivains de ce siècle. Puis, plus rien. Il ne s'agit plus alors de « magie du verbe », souvent à peine d'histoires, simplement quelque échappatoire sur la scène quotidienne du mal qui nous ronge, cette angoisse maladive qui nous prend au cerveau, puis, peu à peu, s'installe en notre cœur et le grignote, méthodiquement, avec assurance. Victoire ! L'homme faiblit, ses réflexes se font plus lents, son regard se perd soudain au-dessus des toits et du vide, et la vie s'en va, quitte ce corps ratatiné qui n'a plus ni souffrance ni joie, et aime à s'étendre sous la fraîcheur des ombres.

Mais l'existence est autre chose. La perte soudaine de l'espoir n'est plus. On regarde au loin monter la masse humaine et on s'y joint, on court avec des brailements, on participe à ses excès, on aime à crier sa haine et la souffrance du monde.

La littérature a les dons les plus singuliers. François Mauriac dirait qu'elle est une exception, une gageure face à la provocation. Mais M. Mauriac n'a rien compris à la poésie des outrages. Il ne sait pas lancer les mots au visage de la bête humaine, il connaît simplement la construction méthodique de la phrase, huilée par la grâce de Dieu, absente de toute chaleur, de toute vie.

Lire Jean-Marie Le Clézio n'est pas une chose aisée. « *Le Procès-verbal* » (son premier ouvrage) écrit voilà cinq années, restera certainement un des meilleurs romans de l'après-guerre. Ce qui séduit chez lui, c'est la clarté de l'action, sa lenteur même, et la phrase, cette extraordinaire symphonie qu'il trace nonchalamment dans la solitude.

Voilà peut-être tout ce qui reste de notre littérature : Le Clézio.

Je ne parle pas des autres, les vieux. Ceux-là sont déjà morts avant d'avoir même pu choisir de mourir. Nous ne sommes plus à la belle époque de la floraison de bassesses, du faux romantisme à la Chateaubriand, mais bien au cœur du mot-vertige, du *gadget* miraculeux et débonnaire, du *surréalisme* à la portée de tous, grâce au concours désintéressé du capital et de ses nervis.

Et je t'écris, et tu m'écris, et on s'écrit. Ça se publie, ça se vend, ça se prix-médicis, ça se lecture-pour-tous et ça se club-des-poètes, ça se philosophise, et c'est tout nu de laideur et d'hypocrisie. Il ne reste qu'à marchander l'histoire, et ça s'académise...

Voilà où nous en sommes. La guerre littéraire a tous les droits, même celui de ne plus en avoir. La plume défriche les ventres, celle de Mauriac défriche les âmes seulâtres ; Robbe-Grillet défriche l'insolite et Grimaud (dont on se fiche) défriche nos fiches. Voilà une fichue distraction pour qui sait l'afficher. Et la littérature s'oublie, se dévergonde, sort toute seule et fréquente jusqu'aux lieux les plus louches de la capitale. L'humour s'enlise, s'étire, s'éteint et le génie avec. La folie se légalise et retrouve le sentier puant de la sagesse ; le merveilleux se matraque dans les rues de Paris ; la spontanéité devient monnaie courante de tous les dogmes ; seule la voix libre de la conscience chuchote encore un peu : « Je spontane mal ! ».

Et le grand jour se fera sur cette nuée de mouches gluantes, tapageuses, défroquées, qui confondent aisément littérature et pédérastie, pédérastie et génie. Nous aurons les grands noms gravés dans nos mémoires, et des gens de bien, des professeurs par exemple, calmes, sensibles, sûrs d'eux-mêmes, honnêtes et sans arrière-pensée, déclineront à l'enfance malheureuse des écoles laïques (!!!), l'œuvre gigantesque de la vieille bique de Paul Claudel. Mains jointes sur le présent, l'œil vicelard glissé sur la surveillante générale, Môssieur le professeur, le rempart protubérant de la littérature en marche, *parlera*... de ce qu'il ne connaît pas !

Vous ne me croyez pas, parents inconscients qui n'osez pas encore raconter vos rêves à vos enfants et pourtant la vérité est là, dans la pureté qui l'accompagne. Les professeurs de littérature sont comme les grands guerriers de l'histoire de France et d'ailleurs, ils marchent sur les cadavres qu'ils viennent eux-mêmes de pourfendre.

Vraiment la littérature sert mal la France (ou ne serait-ce l'inverse ?).

L'excellent Henry Becque affirmait : « La moitié de ce que nous écrivons est nuisible, l'autre moitié est inutile ». Disons que je me débarrasse de l'inutile et que je vous offre le reste. Mais peut-être aurais-je mieux fait de me taire !

JULES VERNE
Écrivain anarchiste

S'il est un écrivain qui ne veut pas décrocher de l'actualité c'est bien Jules Verne (1828-1905) ! Près de soixante-cinq ans après sa mort, il semble être encore un écrivain d'anticipation à qui récemment les astronautes américains autour de la lune rendirent un hommage en offrant un souvenir à son petit-fils : Jean-Jules Verne. De tout temps, l'œuvre de Jules Verne m'a impressionné, tant par son volume que par son insolite et son merveilleux.

par Alex BRIANO

J'avoue aussi que mon enfance fut un peu marquée par le voisinage de l'hôtel particulier que possédait, à Toulon, son fils : magnifique parc côté front de mer et hauts murs côté cour afin que le voisinage ne puisse z'yeuter les fesses des naturistes de la légende ! Ce même folklore attaché aux Verne, a continué quand la maison fut vendue aux Forges et Chantiers de la Méditerranée pour en faire un hôtel, baptisé pompeusement : « Le Nautilus ». On accrocha partout où cela était possible des portraits et des photos de Jules Verne, ainsi que des gravures se rapportant à ses œuvres. On poussa peut-être la plaisanterie un peu loin en laissant croire que l'hôtel fut construit et habité par l'écrivain. Bah ! Si cela amuse les touristes et ravit les enfants...

En dehors de la légende, de l'œuvre d'anticipation scientifique tant admirée, on a découvert depuis peu une autre dimension à cet écrivain : la pensée politique à laquelle on semble apporter beaucoup d'attention dans certains milieux littéraires.

Il n'est un secret pour personne que Jules Verne est né dans une famille bourgeoise de Nantes et que son père était un avoué. Son œuvre s'en ressent parfois et les épisodes patriotiques, bourgeois ou nationalistes apparaissent quelquefois. On ne se débarrasse pas ainsi de toute une éducation !

Mais il ne faut pas oublier que l'écrivain côtoya des philosophes du XIXe siècle, vécut la révolution de 1848, fut contemporain de la guerre de Sécession et évolua parmi d'anciens communards.

Suivant l'actualité, ses romans furent souvent le reflet des événements dans le monde, entre autres les révolutions de 1848 en Europe et les explosions d'indépendance dans le monde ainsi que la lutte contre l'esclavage. Citons pour mémoire : Le Château des Carpathes, Les Enfants du Capitaine Grant, Pilote du Danube, Un Capitaine de quinze ans, Nord contre Sud, etc...

Ailleurs, à travers d'autres ouvrages, on découvre parfois de vigoureuses envolées contre les flics, le pouvoir de l'or, les inutiles frontières, les erreurs judiciaires, l'exploitation de l'homme. En bref, un condensé des idées libertaires.

Il est évident que Jules Verne ne découvrit pas cela tout seul et c'est vraisemblablement au contact d'anarchistes qu'il trouva là matière à réflexion et à développement. N'oublions pas qu'il fut d'abord saint-simonien (avec de solides amitiés parmi les saint-simoniens tels que Ferdinand de Lesseps), conseiller municipal d'Amiens sur une liste d'extrême gauche au grand dam de sa famille toujours bourgeoise.

Chez les anarchistes, il fut l'ami des frères Reclus, de Kropotkine, du photographe Nadar et fréquenta sûrement Louise Michel. Je ne tiens pas à parler ici de la tradition anarchiste qui voudrait que « Vingt mille lieues sous les mers » fût écrit par cette même Louise Michel qui aurait vendu son manuscrit à Jules Verne un jour de famine. Vrai ou faux, nos idées se perpétuent dans ce roman et c'est cela l'essentiel. Néanmoins, il est assez troublant que l'individualisme anarchisant se concrétise au maximum dans cet ouvrage.

Curieux aussi l'usage souvent répété du drapeau noir et Jules Verne n'aurait été nullement dépaysé en mai 1968 ! Ce drapeau noir est brandi tour à tour par le capitaine Nemo, les paysans canadiens en révolte contre l'autorité anglaise dans « Famille sans nom » et « Robur le Conquérant », il ferait frémir tous les bourgeois de France y compris les staliniens.

Président de la Ligue Espérantiste de la Somme, Jules Verne montrait là encore de vives sympathies pour les anarchistes, durant une époque où nos camarades faisaient une intense propagande pour l'esperanto.

Anticolonialiste convaincu, au moment où s'achevaient les grandes conquêtes coloniales, l'écrivain coucha souvent sur le papier ses arguments contre les conquêtes, les guerres coloniales (la révolte des Cipayes en Inde de 1857 à 1858).

Certes, on peut découvrir des multitudes de contradictions dans ses œuvres mais n'oublions pas que Jules Verne prit conscience politiquement en 1848 et évolua doucement vers les idées anarchistes toutes nouvelles pour l'époque.

Un point d'interrogation s'est posé sur l'édition, après sa mort, des « Naufragés du Jonathan ». Certains détracteurs dirent qu'il fut « pondu » par ses héritiers pour continuer à exploiter la mine d'or des droits d'auteur. Pourtant c'est dans cet écrit que la pensée anarchiste est la plus dénouée et je vois mal un « arrangeur » remettre des idées révolutionnaires là où il faut faire du tirage.

Je ne peux ici vous parler de toute l'œuvre de Jules Verne née de toutes ses sympathies. Aussi je vous invite pour les vacances à relire quelques romans que vous trouverez dans les livres de poche réédités récemment.

Et pour terminer, je laisse la parole au capitaine Nemo qui conclura mieux que personne : « Je ne suis pas ce que vous appelez un homme civilisé, j'ai rompu avec la société tout entière. Je n'obéis pas à ses règles et je vous engage à ne jamais les invoquer contre moi ».

L'ÉDITION SURVEILLÉE

J'avais en chantier un article intitulé « Interdit aux mineurs » lorsque m'est parvenue la notification du garde des Sceaux au directeur des éditions du Terrain Vague d'avoir à lui adresser désormais « sans tarder, trois exemplaires de chaque publication, ou de chaque livraison de publication (...) et de ne mettre cette ou ces publications en vente qu'à l'expiration d'un délai de trois mois... ». Le fait, de la part de l'éditeur ou du directeur de publication, de ne pas effectuer le dépôt exigé, ou de mettre la publication dans le commerce avant la fin du délai prévu, est puni d'un emprisonnement de deux mois à deux ans et d'une amende de 3 000 à 30 000 F, le tribunal pouvant en outre interdire, temporairement ou définitivement, l'édition du périodique — si telle est la nature de la publication — et ordonner la fermeture totale ou partielle, à titre temporaire ou définitif, de l'entreprise éditrice. Voilà où nous en sommes arrivés dans la douce France du « libéral » Ducatel.

Certes ce n'est pas d'aujourd'hui que des censeurs, officiels ou pas, veillent et surveillent, fort attentifs à tout ce qui paraît, livres ou publications. Mais la notification du Bureau K2 (dont le nom seul, « Bureau K2 » ! a une curieuse résonance pour qui a vécu les heures noires de l'occupation allemande) tend à restaurer la censure préalable, odieuse à tous les partisans de la liberté d'expression.

Plus que jamais soyons vigilants car depuis quelque temps les atteintes se multiplient fâcheusement : interdiction de livres et revues « de caractère pornographique » suédois, hollandais et allemands, interdiction de la revue « Le Point » belge, interdiction de la revue « Tricontinental » cubaine. La répression officielle mélange tout, morale et politique. Quant à la répression privée, elle ne veut pas faire moins : la direction du P. « C. » F. sévit contre les collaborateurs de la revue « Politique aujourd'hui », exclusions, blâmes, dissolutions de cellules rétives ; bel exemple de « démocratie avancée » !

Quoi qu'on pense d' « Emmanuelle » (et je songe à l'article de Jean Rollin sur la littérature érotique, dans « La Rue », N° 4), des libertaires ne peuvent trouver qu'exorbitante la prétention du Service de l'Education Surveillée de soumettre un éditeur à la censure préalable pour avoir publié trois livres frappés d'interdiction de la vente aux mineurs de 18 ans, de l'exposition et de la publicité par affiches. Quand on connaît les difficultés économiques de l'édition artisanale, on ne peut qu'être inquiet des conséquences d'une telle mesure. On voudrait étouffer un petit éditeur, on ne s'y prendrait pas autrement. Les petits éditeurs sont des malpensants, c'est bien connu, et parmi eux Eric Losfeld ne s'en cache pas. En quelques années, son Terrain Vague s'est taillé une place enviable à la tête du petit groupe des éditeurs de combat. Si Losfeld est surtout connu pour avoir publié « Barbarella » et quantité de bandes dessinées, il doit aujourd'hui ses ennuis à *Emmanuelle*, à *l'Antivierge* et à *Emilienne*. Enfin on ne doit pas oublier qu'il a contribué à relancer Boris Vian, qu'il entretient le culte de Dada et du Surréalisme, qu'il a édité encore bien d'autres travaux dont on ne parle pas assez. Ah ! s'il était responsable comme Plon des publications de Tournoux, de Marcellin et des mémoires de guerre du général de Gaulle !...

Jean-Louis GÉRARD

★ PEINTURE

PRÉSENCE D'UN COPAIN, RUE CARON

Fred Bourguignon arpentant le Marais s'est arrêté au n° 5 de la rue Caron; l'endroit lui a plu, il y a accroché huiles, encres de Chine, gouaches, en petit format; plus quatre gros morceaux de choix.

D'abord, je précise que Fred est nonfiguratif, tachiste et traceur pour la technique, et sûrement émouvant.

Une continuité évidente dans ses créations, particulièrement dans ses encres qui m'ont donné des instants de satisfaction, par leur équilibre, leur sobriété qui incitent aux rêves.

A noter que, dans la cave, sous la roue pendue, et à gauche de la courroie il y a quelque chose de chouette.

Exposition Fred Bourguignon
jusqu'au 15 juin
5, rue Caron, Paris (4e)
le soir : mardi, mercredi, vendredi

Henri DIERNE.

A la Mutualité

Avec le Groupe Louise Michel

C'est maintenant bien établi, le gala annuel du groupe libertaire « Louise-Michel » ne pourra plus se dérouler ailleurs qu'à la « Mutualité » à moins que...

Le vendredi 9 mai, la grande nef de « La Maube » était si archicomble qu'il est permis de se demander s'il ne faudra pas envisager une salle encore plus vaste. Bien des jeunes qui, l'an dernier, se battaient sur les barricades sont venus cette année à notre fête, démontrant ainsi que s'ils savent combattre, ils connaissent aussi le moyen de joindre l'utile à l'agréable. Les anciens ont constaté avec joie que leur relève est d'ores et déjà assurée.

L'excellent programme monté par Suzy se déroula dans une ambiance d'enthousiasme encore jamais atteinte. Présentés par notre fidèle amie Simone Chobillon, les artistes de l'ensemble « Gal Neguev », groupe folklorique israélien, ouvrirent le spectacle. « Les chants d'Israël », retraçant les phases de la vie de ce peuple écartelé, d'une qualité chorale impeccable et d'une présentation bien réglée, forcèrent l'admiration de tous ceux qui, comme moi, regrettent la raréfaction de ces groupes. Remercions pour ce bon travail cette belle « équipe » et son animatrice Sylvie Binder.

Succédant au groupe, une personnalité, mais quelle personnalité : Karen, accompagnée au piano par Anne-Marie Trochet, joint à un charmant physique un esprit hors pair et une adresse déconcertante. Son numéro, très éclectique, lui vaudra au cabaret une place de tout premier plan. Caustique à souhait dans ce qu'elle dit ou chante, variée dans ses tours de passe-passe pas communs, elle est une vivante synthèse du charme de l'œil et de l'oreille.

Marc Ogeret, dont nous signalions ici en fin d'année l'excellent disque « Chansons contre » se tailla avec quelques vieux refrains bien à nous et sa belle voix un succès qu'il n'est sans doute pas près d'oublier. Très bien accompagné au piano par Lucien Merer et à la basse par Marc Migiani, il sut doser parfaitement son tour qu'il couronna du vibrant « Triomphe de l'Anarchie » du bon Charles d'Avray.

L'enthousiasme des jeunes tournait à l'inextinguible et il fallut que son successeur sur le plateau, le fantaisiste Pierre Provence, accompagné par Guy Theven, s'impose par sa science du « métier » pour se faire entendre. Le bougre, le talent ne lui manque pas ; il interprète ses charges avec un tel naturel que, dans le genre qu'il défend, personne à ma connaissance ne peut l'éclipser. Félicitons-le, son « flamenco de Gaston » est pour lui un combat gagné.

Pour clore cette première partie pour la première fois parmi nous, un artiste exceptionnel. Il semble que la salle archi-comble l'écouta dans un recueillement, un silence extraordinaire. Il régala de quelques-uns des petits chefs-d'œuvre de l'ami Jacques Prévert. Jean-Marc Tennberg, avec la sobriété et la diction parfaite qui le caractérisent, nous insuffla tour à tour la pitié, la révolte, l'humour de Prévert qu'il interpréta de façon incomparable. Les vivats qui saluèrent son tour sont aussi, n'en doutons pas, un grand merci de ceux qui ont souffert l'an dernier, gratitude méritée à celui qui n'hésita pas à publier le disque-témoignage « Le sang des hommes » contre les tortures dans le monde et particulièrement en France en mai 1968.

Au cours de cette première partie, Maurice Joyeux, animateur du groupe « Louise Michel », dans une allocution hachée d'applaudissements, exhorta les jeunes travailleurs et étudiants à s'unir et à propager partout des mots d'ordre d'union car, sans cette union des ouvriers et des intellectuels, que les politiciens de tout poil s'évertuent à empêcher, les efforts des révolutionnaires resteront vains.

Après un entracte, pendant lequel notre camarade Maurice Frot dédicaça son dernier roman : « Nibergue », et au cours duquel chacun tenta de se rafraîchir et de retrouver ses copains, le copain de tous, Léo Ferré, que chacun attendait, vint clôturer cette fête exceptionnellement réussie.

Toujours accompagné de son fidèle pianiste aveugle Paul Castanier, Léo nous tint en haleine pendant plus d'une heure, faisant alterner les chansons de révolte jaillissant de sa conscience et lee chansons d'amour si naturelles à ce cœur généreux. Il n'oublie pas non plus le côté sarcastique, et alterne avec maestria les succès affirmés et ceux d'aujourdhui. Il semble que cet artiste est un inépuisable réservoir à chansons, de cette chanson qui est à la fois baume et espoir, et dont il est, pour notre plaisir l'un des meilleurs, sinon le meilleur artisan. La foule de ses amis lui crie sa reconnaissance par d'interminables rappels. Nous savons qu'il est sensible et qu'il ne manquera jamais l'occasion de nous aider et de nous apporter ainsi son efficace solidarité. Remercions tous ceux qui ont contribué à la réussite de cette belle soirée et rappelons encore que nos œuvres ne peuvent vivre que grâce à la présence bénévole de tous les artistes qui ne ménagent jamais leurs efforts pour nous assurer d'aussi brillants spectacles.

par Jean-Ferdinand STAS

★ RADIO

Du sang à la une

Une courageuse émission de Michel Lancelot, sur Europe N° 1, un « campus » spécial contre la peine de mort. Avec Jean Rostand, Me Albert Naud, Daniel Mayer, président de la Ligue des Droits de l'Homme, le Docteur Bensoussan, expert psychiatre devant les tribunaux, Georgie Viennet et Georges Brassens. Un festival d'éloquence, une plaidoirie intelligente et passionnée, un sens de l'humain sublimé.

Au nom de la Société, dont nous sommes, — bon gré, mal gré — partie intégrante, on assassine, après le long supplice de l'attente, dans la poussière grise des petits matins, devant les « officiels » spectateurs anonymes, non concernés, souvent écœurés ou honteux.

En notre nom, le couperet tombe. Justice est faite ? Non, cette justice n'est pas la nôtre. Et le fait que le condamné soit lui-même un assassin ne justifie rien, puisque, au moment où tombe sa tête, nous devenons tous des assassins.

HELLYETTE.

Le bonnet d'âne

France-Culture (se dit-elle) consacrait sa soirée du 8 mai à la commémoration de Lamartine. Qui aura le courage de reléguer Lamartine à son rôle de poète et à cela seulement ?

Qui pourra se montrer convaincu des nobles sentiments du personnage qui réclamait l'abolition de la peine de mort et faisait mitrailler le peuple ?

Qui souscrira à la lucidité d'un homme qui se faisait champion de l'égalité humaine mais qui (au nom de la liberté !) entendait qu'il y ait toujours des pauvres et des riches, des exploiteurs et des exploités ?

Qui s'attendrira sur l'humanité d'un politique qui appelle Blanqui « mon frère » et le lendemain le fait ficher en prison ?

Qui, en conclusion, ne pensera pas que, malgré tous les commentaires de France-Culture et d'autres, Lamartine appartint à cette race de politiciens « chèvre et chou » qui font le lit des dictatures ?

Le 2 décembre est là pour vous le rappeler.

Et, depuis, le 2 décembre a fait des petits, et Lamartine a engendré une large descendance avec tous les sociaux-démocrates en peau de lapin dont le règne a été une courte échelle aux aventuriers politiques et aux ambitieux du pouvoir.

Mais cela n'autorisait pas « France-Culture » à présenter les hommes des ateliers nationaux de 1848 comme des gredins ou des minus.

Mais cela n'autorisait pas davantage « France-Culture » à nous faire entendre le peuple de 1848 chanter « L'Internationale » dont les paroles furent écrites en 1871 par le communard E. Pottier et mises en musique par P. Degeyter en 1888.

Malgré nos difficultés financières, s'il est ouvert une souscription pour offrir un bonnet d'âne à « France-Culture », nous nous inscrivons.

RAUCIME.

★ CINÉMA

« Z »

Un film ? Non, un cri !

Cri d'indignation, cri de justice, cri de colère !

Des vedettes ? Non, des hommes et des femmes qui vivent un rôle dont, hélas ! nous sommes tous menacés, hors de la scène ou de l'écran, des acteurs qui oublient qu'ils portent des noms connus pour n'être que les personnages d'une aventure humaine qui déborde de la salle et dont l'actualité est brûlante comme une matraque de flic.

Oui, c'est de la Grèce qu'il s'agit, je sais, de la Grèce d'avant les colonels, dont le régime était à peine moins ignoble que celui qui y sévit.

Mais c'est de plus que cela que traite le film, même si les éléments qui ont servi à son élaboration sont rigoureusement exacts.

Il peut se passer n'importe où, les flics y ont la même gueule, les mêmes mœurs, la justice y fait montre de la même duplicité, du même soin à maquiller la vérité, à innocenter les coupables et à charger les innocents.

Vous les avez reconnus sous leurs casques policiers, matraques en main, ce sont ceux de Moscou et de Varsovie, ceux de Prague et de Berlin, ceux de Paris et de Madrid, ceux de La Havane ou de Mexico, ceux qui, couverts par la loi, assomment, torturent, violent et assassinent et qui concluent : l'ordre règne !

Vous les avez reconnus sous leurs uniformes, constellés de décorations, sous leurs complets-vestons de ministres, ce sont ceux qui veulent étouffer le scandale à tout prix, et pour qui l'injustice, le crime et les attentats politiques sont préférables au désordre qui dénoncerait leurs machinations et qui menacerait leurs privilèges.

Vous les avez reconnus, ces abrutis catéchisés qui, au nom de je ne sais quel progrès et je ne sais quelle science, hurlent au lieu de comprendre et suivent n'importe qui pourvu qu'il braille et ordonne.

Vous les avez reconnus : ils sont de partout, ils ont sous tous les ciels le même mufle de bête fauve et leur visage évoque sous tous les continents les mêmes souvenirs et la même horreur.

« Z » commence par ce préambule :

« Les personnages de ce film ne sont pas sans ressemblance avec des vivants, et leur présentation n'est pas un hasard. »

Et puis... et puis rien : un film comme celui-là ne se raconte pas.

Allez le voir !

Maurice LAISANT.

«La voie lactée»

un film de Luis Buñuel

PAGANISME SUR UN THEME religieux

Sur le sentier battu de Compostelle deux naïfs font de l'auto-stop dans une fresque biblique. Ils rencontrent un prêcheur énigmatique, un curé échappé de l'asile, un Christ débonnaire, une putain évangélique.

Entre Paris et l'Espagne, vingt siècles de religion, un chemin de croix picaresque. Film parabolique où le Marquis de Sade cotoie une vierge crucifiée, où Buñuel s'attaque au dogmatisme religieux, à l'image stéréotypée du Christ, à tout le folklore du christianisme inhumain.

Buñuel est un immense païen avec tout ce que cela suppose de cruel, d'orgiaque, mais en poète il se retrouve (par affinité sentimentale et non raisonnable) dans la mythologie chrétienne ; et son film n'est pas la destruction totale de la religion que l'on eût aimé qu'il fît.

Par goût du mythe, Buñuel trouve dans la religion une énergie poétique, en opposant un paganisme érotique à la dialectique biblique. On ne serait pas surpris de voir son Jésus débiter des credo en se saoûlant de vin de messe. Buñuel, l'ogre de la Vierge, n'est pourtant pas insensible à l'odeur d'encens des rites primitifs.

« La voie lactée » ne répond pas à des inquiétudes purement cinématographiques, de la technique surréaliste du « Chien andalou » (vers laquelle tend plus ou moins le cinéma d'avant-garde) ne reste que la forte inquiétude métaphysique. Par exemple, le générique, qui, si l'on suit l'évolution actuelle du cinéma, doit faire corps avec le film proprement dit, semble ici émaner d'un metteur en scène bâtard style Denys de La Patelière.

Par contre, Buñuel reste Buñuel, lorsque, mêlant présent et passé, il évite le subterfuge du flash-back, ce qui nous permet de voir ses deux vagabonds du XXe siècle témoins d'un duel entre un jésuite et un janséniste du XVIIe siècle.

« La voie lactée » n'est pas réservée aux cinéphiles, mais peut-être faut-il l'interpréter au second degré en pénétrant les symboles, les métaphores que l'on retrouve tout au long de l'œuvre de Buñuel. Et l'on arrive au problème fondamental de la compréhension d'un film : doit-on se contenter des impressions ressenties devant l'image ou rechercher un possible message sous-jacent ?

« La voie lactée » recèle un humour caustique cher à Buñuel auquel il ne faut certainement pas accorder la première importance mais qui rend le film accessible, malgré des données théologiques très précises.

Il s'agit là du film d'un metteur en scène vieillissant qui personnifie à fond la forme traditionnelle du cinéma mais qui n'apporte plus le renouveau que pourraient fournir de jeunes réalisateurs.

Joël ESSEMBLE et Jean TOLLENDAL.

★ TÉLÉVISION

SOIRÉE ÉLECTORALE

Pour ceux qui les avaient vus le soir du référendum, la mine défaite, l'œil hagard, la voix désabusée des grands incompris, ils faisaient plaisir à voir.

Les chiffres défilaient sur l'écran et leur éloquence s'inscrivait sur le visage des commentateurs, ils avaient fait ce qu'il fallait faire pour leur patron...

Le président Poher avait recommandé l'objectivité, eh bien, il y en eut de l'objectivité... Et de te passer Jacques Duclos en long et en large et en travers en choisissant naturellement avec une élégance charmante tous les passages où il n'était question que de Pompidou.

Et de te glisser quelques banquettes vides par-ci par-là où pouvait parler Poher et de te coller en première page quelques-unes de ces gueules qui firent notre bonheur pendant dix ans.

Si Duclos n'est pas arrivé en tête, ce n'est pas de leur faute... Ah, ils sont comme cela eux... sociaux... et tout et tout.

Oui, bien sûr, garçons et filles qui devant le petit écran avaient pris la place des grévistes de mai 1968 respiraient. Ils avaient senti le vent. Pas de Poher à aucun prix !

Lorsque Pompidou, telle une action de la Société Rothschild, s'affirma, ce fut du délire...

Et de te passer des ex-ministres, des ministres, des futurs ministres dont le dénominateur commun avait été la grande peur qu'ils avaient partagée avec les speakers et les protégés de la télé. Ce fut sublime. Les bougres, sur le ton de la condescendance, avançant des évidences, prièrent Poher de leur laisser la place pour que les combines, les fauteuils dorés, les fonds spéciaux, les cachets en tous genres, leur reviennent comme par le passé, eux qui les avaient si bien gagnés...

A vrai dire, rien qu'à voir la « bobine » de ces tristes sires, on souhaiterait même si cela ne change rien d'autre part et simplement pour le spectacle que tout ce personnel « gens de maison » soit reclassé ailleurs avec leur patron. Après tout, qui nous a confié que le Capitole était près de la roche Tarpéienne ?

A côté de ces pitres de génie, quelques artistes essayaient de donner le change. On avait envie de leur crier : « Allez-vous-en, vous n'avez rien à faire dans cette galère ». On peut diviser en tranches l'art et le talent, on ne peut pas les ravaler aux tristes sbires qui salissent journellement cette invention merveilleuse qu'est la télévision.

Suzy CHEVET.

LE LIVRE DU MOIS

PAR MAURICE JOYEUX

J'en appelle à cent mille hommes

de Jean COIN

(Plon éditeur)

Jean Coin est un ancien responsable de *L'Humanité*, un ancien rédacteur en chef de l'organe du Parti Communiste. En mai dernier, écœuré par la politique bureaucratique, réformiste, antirévolutionnaire de l'appareil, il est parti en claquant les portes. Aujourd'hui, dans un ouvrage de plus de quatre cents pages, il nous dit pourquoi. C'est atroce et en lisant ces pages passionnées, denses, riches et qui pourtant restent toutes parfumées de l'odeur que dégage le communisme doctrinal, on se sent près de lui, tout près de lui, séparé de lui seulement par un mince fossé que jamais rien ni personne ne pourra franchir. Et ce sentiment que j'éprouve en lisant un homme estimable, sincère, est certainement celui du crime capital de la bureaucratie stalinienne qui a aliéné à jamais les travailleurs et les intellectuels qui se sont laissé prendre dans ses rêts.

Jean Coin nous conte toutes les saloperies auquel il a assisté, les crimes qui se sont déroulés sous ses yeux. S'il n'a rien dit, il nous explique pourquoi. Ce n'est pas convaincant. Je crois que son drame c'est justement d'être issu de la Résistance où tous les problèmes celui de la liberté, celui des rapports entre les hommes, celui de la révolution ont été viciés à la base. Je veux lui faire une confidence qui explique bien des choses et que je n'ai encore jamais faite.

Je me trouvais en 1943 à Mauzac où je « tirais » vingt ans de réclusion. J'avais à mes côtés un communiste, Marius Patinaut, qui sera ministre avant de disparaître lui aussi de la circulation. Patinaut nous prêchait alors l'alliance de tous les Français contre l'occupant et lorsque je lui disais que les travailleurs n'ont pas de patrie, que mon combat n'avait rien de commun avec celui de de Gaulle, que je me battais pour l'Union des travailleurs de tous les pays y compris les Allemands, contre tous les gouvernements y compris le gouvernement russe qui avait fait assassiner tous les hommes qui, en 1917, avaient construit la révolution russe, Patinaut, atterré, me traitait de petit bourgeois. Et de ce jour j'ai considéré que Patinaut et ses amis étaient pourris de l'intérieur et que, ce n'était pas sans eux, mais contre eux qu'il faudrait faire la révolution sociale.

Lorsqu'on lit le récit poignant de Jean Coin on a l'impression d'une affaire extérieure, qui ne nous concerne pas, qui ne peut pas nous concerner car nous habitons un autre monde. Pour dénoncer l'appareil, Jean Coin emploie les formules qui serviront à l'appareil à le condamner. Même référence à Marx, Lénine. Même adjectif. Même structure de pensée. La lutte se déroule entre eux en champ clos avec des armes dont nous ne connaissons pas, nous ne voulons pas connaître l'usage. Mais ce qui est peut-être le plus pénible c'est lorsqu'il parle de nous, anarchistes, aimablement, pour nous faire plaisir. On sent bien que sur le fond il est d'accord avec « les autres ».

Jean Coin en appelle à cent mille hommes. Il ne les trouvera pas. Ceux qui pourraient venir le rejoindre sont ceux du parti et ils sont trop veules pour le quitter. Les autres rejettent le parti de Thorez à Jean Coin.

Je souhaite fraternellement au livre de Jean Coin beaucoup de lecteurs. L'homme et l'œuvre en valent la peine. Ça adoucira la solitude à laquelle son erreur initiale, qui est le marxisme, le condamnera fatalement.

La Révolution Fédéraliste

(Presse d'Europe)

Voilà un ouvrage qui sera sûrement utile aux militants libertaires. Alexandre Marc et ses amis, qui ne sont pas des anarchistes mais qui ont creusé l'idée féconde du Fédéraliste, nous expliquent dans une quinzaine de chapitres rédigés chacun par un auteur différent, les structures de la révolution surréaliste qu'ils nous proposent. Nous serons parfois en désaccord avec eux surtout lorsqu'ils croient que le projet fédératif peut nous faire l'économie d'un choc révolutionnaire et aussi lorsqu'ils ne voient qu'un des aspects de la proposition que nous fait Proudhon. Mais il faut le constater, ils nous expliquent avec clarté ce qu'est le fédéralisme économique et son application à travers l'autogestion de l'entreprise, les limites de la planification, le cadre régional à travers une construction européenne qui déborde les frontières politiques.

Les textes sont clairs et notre accord comme notre opposition au projet ne se fait plus dans l'obscurité de textes sybillins chers aux marxistes mais à travers des éléments sérieux à l'aide d'un vocabulaire de tous les jours.

Bien sûr cette espèce de distinction qui préside à la réflexion des fédéralistes semble les éloigner du gros de la troupe, c'est-à-dire de celle qui s'est passionnée pour Poher ou pour Pompidou. Je pense cependant que dans les années qui vont suivre et parmi ces fournées de jeunes que les facultés jetteront sur le marché du travail, les ouvrages du genre de celui-ci seront indispensables comme élément de base pour trouver au-delà de la démocratie des formes d'organisation qui conserve à l'homme le contrôle de sa destinée.

De toute manière, et pour nous les anarchistes qui nous réclamons également du fédéralisme, l'œuvre d'Alexandre Marc et de ses amis (que je regrette de ne pouvoir tous citer) nous rappellera que le fédéralisme n'est pas une philosophie mais un moyen de coordination des efforts des hommes, qui ne prend une réalité que lorsqu'il s'inscrit dans la conjoncture économique de son temps, ce que le mouvement libertaire a trop souvent tendance à oublier.

COLLECTIONS POPULAIRES

■ **LE YOGI ET LE COMMISSAIRE**, d'Arthur Koestler (L.P.). Voilà un des ouvrages de l'auteur qui fut le plus controversé. On y trouve un effort pour analyser la structure mentale des deux grands groupes politiques qui se partageaient la faveur des foules. C'est un ouvrage composé de divers articles de revues, ce qui en rend sa lecture facile. J'ajoute qu'il contient le morceau fameux : « La lie de la terre », qui remet à sa place les prétentions généreuses et libérales de la bourgeoisie française.

■ **CELINE**, par Marc Hanrez (Idéal). Voilà une étude de l'œuvre du grand romancier qui sera nécessaire à tous ceux qui désirent connaître une œuvre qui a fait et qui fera encore couler beaucoup d'encre. Je signale en passant que l'auteur a su se tenir aussi loin de l'enthousiasme excessif que du dénigrement. C'est incontestablement un ouvrage honnête et utile.

■ **LA BATARDE**, de Violette Leduc (L.P.). Pour ceux qui aiment les ouvrages à scandale, en voilà un qui fit beaucoup parler de lui. Cependant, ni par le fond ni par la forme, il ne mérite les injures ou les louanges excessifs qu'on a bien voulu lui accorder. Disons que c'est un document comme nous en avons beaucoup lu ces dernières années, sans plus.

■ **LES FOUS DE DIEU**, de Jean-Pierre Chabrol (L.P.). Le meilleur bouquin, à mon avis, de notre ami Chabrol. Bien sûr, l'anecdote, qui est la guerre de religion, les dragonnades, la révolte des camisards dans les Cévennes, est haute en couleur et donnait à Chabrol les moyens d'utiliser son merveilleux talent de conteur. Mais, et c'est par là que ce livre vivra, l'auteur nous a restitué un langage savoureux et une attitude des personnages qui ajoutent à son livre ce quelque chose d'indéfinissable qui est la marque du chef-d'œuvre.

■ **LE DEFI AMERICAIN**, de J.-J. Servan-Schreiber (L.P.). Tout le monde a parlé de ce livre que je n'avais pas lu. C'est le manuel du petit capitaliste moyen qui cherche le plus commodément possible à se fourrer dans la société de consommation en conservant le plus possible de ce libéralisme qui lui colle à la peau. En vérité, il s'agit d'un ouvrage qui, comme la montagne, a accouché d'une souris.

Exposition du peintre

Georges MALKINE

du 4 au 30 juin 1969

Galerie Mona Lisa

32, rue de Varenne, Paris (7e)

Tous les jours de 10 à 12 h et de 15 à 19 h sauf dimanche

Librairie PUBLICO

Demandez-nous

vos livres, vos disques.

Vous ne les paierez pas plus cher et vous nous aiderez

3, rue Ternaux Paris (11e)
C.C.P Paris 11289-15
Téléphone VOLtaire 34-08

HEURES D'OUVERTURE de notre Librairie : 12 h 30 à 19 h 30. Samedi de 10 à 19 h 30. Fermeture dimanche, lundi et jours fériés

●

Tous les livres de PROUDHON sont en vente à notre librairie.

COMMUNIQUE

Pour faciliter notre travail, nous rappelons à tous nos abonnés que les changements d'adresses doivent s'effectuer par lettre.

Vient de paraître :

Une réimpression de Luigi FABBRI
QU'EST-CE QUE L'ANARCHIE ?
Edition Publico
Prix : 2 F

CE QUE VEULENT LES ANARCHISTES
de G. THONANE
Edition Publico
Prix : 2 F

ROMANS

SIMONE DE BEAUVOIR : La femme rompue ..... 13 F
PIERRE HULIN : Les Rentrées d'octobre.. 12
JEAN-PIERRE CHABROL : Je t'aimerai sans vergogne 15
MAURICE FROT : Le roi des rats 19
ROGER GRENIER : Le palais d'hiver 12,50
MAURICE JOYEUX : Le Consulat polonais 6,20
VICTOR KONETSKI : Du Givre sur les fils 20
JACQUELINE FAYOLLE : Fille de la tempête 12
GEORGES NAVEL :
Chacun son royaume 12,50
Travaux 4,50
Parcours 6,50
Sable et limon 9,50
RENE MICHAUD : J'avais vingt ans (Editions syndicalistes) 15
VICTOR SERGE :
Les Révolutionnaires 39
Memoires d'un Revolutionnaire 24
O'PANIZZA : Le concile d'amour 8
PANAIT ISTRATI : Nouvelles (2 Tomes), le vol. 20

A LIRE :

ANONYME : Gros Jean et son curé.... 30 F
A. BRETON : Anthologie de l'humour noir 28,50
C.-V. DAUTREC : Les charlatans de la médecine 18
RENE BIARD : Bagnards en culottes courtes 14
JEAN-JACQUES LEBEL : Procès du Festival d'Avignon 14
L.-F. CELINE : Rigodon 20
D. GUERIN : Jeunesse du socialisme libertaire 5
HEM DAY :
L'Internationale de 1864 .. 8
Michel Bakounine (son œuvre) 8
Zo d'Axa, Mousquetaire de l'anarchie 8

LE CURE MESLIER
de Maurice DOMMANGET
Edition Julliard
Prix : 30 F

JEANNE HUMBERT : Paul Robin 3
DICTIONNAIRE DU MOUVEMENT OUVRIER FRANÇAIS de Jean MAITRON (Tomes I, II, III, IV). Le volume : 57 F.
MATHILDE NIEL :
Le drame de la libération de la femme 14
Psychanalyse du marxisme 14
La crise de la jeunesse ... 3,10
Le phénomène technique.. 3,10
RAYMOND MARQUES : A griffe-cœur 9,50
MALATESTA : L'anarchie 3,50
THOREAU :
La désobéissance civile .. 8
Le living théâtre 20
LES MURS ONT LA PAROLE : (Graffiti, slogans révolutionnaires).
« 1789 » 9,80
« 1871 » 9,80
« Ni Dieu ni maître » 9,80
R. MICHOT : Suis-je un criminel 15
VALLES : Correspondance avec H. Malot 22,75
Le proscrit 11,30
DOMMANGET : La Chevalerie du Travail 14,60
BRENEL : Pourquoi des examens ... 16,50
BAKOUNINE :
Fédéralisme, Antithéologisme 12
Bulletin du Groupe Artistique Libertaire « Aristophane » 1,50
AUTOBIOGRAPHIE de Bertrand Russell 10
ARCHINOFF : Le mouvement makhnoviste 24
JULIEN TEPPE : L'Idole Patrie (Editions du Centre) 21
BERNARD DIMEY : Aussi français que vous. (Ed. Calmann-Lévy), prix 9.30
WILLIAM REICH : La crise sexuelle 28
GUY HERAUD : Syndicalisme révolutionnaire 10
DANIEL GUERIN : La lutte de classes ..... 85 (les 2 volumes)

BROCHURES

ALBERT CAMUS par Maurice Joyeux.
ANDRE BRETON par Maurice Joyeux 2
Chaque brochure : 2 F.

ECRITS SUR L'ANARCHISME

E. RECLUS : Evolution et Révolution.. 2
DANIEL GUERIN : L'anarchisme 3,50
JEAN MAITRON : Ravachol et les anarchistes 6
P BERNARD : Le monde nouveau 7
BAKOUNINE : Dieu et l'Etat 5
ERNESTAN : Valeur de la Liberté - Le socialisme contre l'autorité - Socialisme et humanisme (Ruche Ouvrière) 6
MAURICE DOMMANGET : Histoire du drapeau rouge 30
CH.-A. BONTEMPS :
L'homme et la liberté 8
L'homme et la race 5
L'homme et la propriété . 5
L'Individualisme social .. 3
LOUIS LECOIN Le Cours d'une vie 18
SEBASTIEN FAURE :
Mon communisme 6
Mon opinion sur Dieu .. 4
La fin douloureuse de S Faure 4
ED. DOLLEANS : Proudhon 12
FRANCIS RUSSELL : L'affaire Sacco-Vanzetti .. 24,70
ERICH FROMM : Société aliénée et société saine 20
DOCUMENTS DE LA C.N.T. : Collectivisations (Révolution espagnole 1936-1939) 5.50
BROU et TEMINE : La révolution et la guerre d'Espagne 39

POESIE

CLAUDE KOTTELANNE :
Le Mauvais Sang 3
Le Chien de garde 6
Comment dire ce peu ... 9
MAURICE LAISANT :
Flammes 6
Sonnets hautains 6
DOMINIQUE-CHARLES LACOUT: Panchali 1
ROGER HAGNAUER : Des mots et des idées 22
LES CHANSONS DE LEO FERRE (leurs textes), pet. format 19,30

DISQUES

Nous vous rappelons que nous vendons tous les disques de votre choix et, bien entendu, les disques de nos artistes-amis
Jean-Marc TENNBERG : « Le sang des hommes » 29,90

CONGRES INTERNATIONAL ANARCHISTE (CARRARE)
Un coffret de deux disques 33 tours. Prix 35 F.
Interventions : **M. Joyeux, Cohn-Bendit, M. Cavallier.**

Editions LA RUE
MAURICE LAISANT chanté par Consuelo Ibanez (45 tours) 9
MAURICE JOYEUX parle d'Albert Camus (33 t) 19

Tous les disques de **Léo Ferré**, de **Georges Brassens**, de **Jacques Brel** sont en vente à notre librairie.

CH.-AUGUSTE BONTEMPS Eloge de l'Egoïsme (33 t) 15

Vient de paraître
distribué par Polydor
un 33 tours de
Brigitte Sabouraud

Disque Vogue
Marc Ogeret chante
« Chansons Contre »
« Hymne à l'Anarchie »
Prix : 25 F.

DU PROBLEME DE LA REVOLUTION
par **Le Groupe d'Asnières**
en vente à la librairie : 1 F
Une brochure à diffuser

EN MARGE DU GRAND CIRQUE

La farce des programmes électoraux

Ça va bouillir ! Alléché, les fesses dans son fauteuil, la serviette étalée sur son gilet, l'oreille attentive à l'indicatif, l'œil fixé sur le miroir aux alouettes, le chef de famille impose le silence à la tablée qui digère, touche son museau, prend un air de circonstance. Si une chaise ripe sous un môme qui se trémousse, les regards deviennent noirs. Si des mies de pain restent coincées dans la gorge de grand-père, les yeux se lèvent vers le ciel en une supplication résignée, si Madame démarre vers le fourneau où le café « fout le camp », un juron bref accélère sa fuite. C'est l'heure solennelle où vingt-neuf millions de « veaux » entourés de leur progéniture regardent passer les trains. Et le train électoral qu'on attend, véhicule des hommes et des idées ! Le chef de famille le sait, les hommes et les idées vont forcément ensemble ! Celui qui pense bien a une bonne gueule, l'autre une mine patibulaire. « Manque de pot », c'est le Krivine qui apparaît le premier, le père jette un coup d'œil furieux au garnement chevelu qui ricane au bout de la table et qui plonge prudemment son nez dans son assiette. Il faudra l'arrivée sur l'écran du bon papa Poher pour que se réinstalle cette harmonie qui fait la joie des repas familiaux. Profitons de cette sérénité édifiante pour mesurer les joies que ces messieurs nous promettent.

On peut peut-être arbitrairement, ranger les candidats en deux grandes catégories, ceux qui veulent aménager le cadre et ceux qui veulent le faire éclater, encore que nous trouvons dans la chaleur des discours électoraux des personnages qui le cul entre deux chaises proposent en alternance, l'un et l'autre de ces projets mais justement et c'est le cas de Duclos ou de Rocard, leur programme électoral nous permet de juger par nous-même lequel des deux a leur préférence intime.

Dans la première catégorie celle qui consiste à aménager la société actuelle sans la transformer et en lui conservant ses structures économiques, sociales et morales, on peut ranger Defferre, Poher et Pompidou ? Ces personnages sont sans grands intérêts en ce sens que depuis des années ils ont traîné un peu partout, qu'ils sont usés jusqu'à la corde et que nous n'avons plus rien à apprendre sur leur compte. Cependant derrière eux se profile la société capitaliste moderne obligée pour se continuer d'évoluer de façon à absorber les découvertes scientifiques, les progrès techniques, et surtout, l'homme nouveau-né de ce milieu moderne dont les exigences sont à la hauteur du merveilleux qui se déroule devant ses yeux. Et la nécessité de cette mutation de l'économie capitaliste moderne, deux hommes de qualité la représentent contradictoirement, l'un, Mendès-France se réclame de la gauche, l'autre, Giscard d'Estaing, de la droite. Tous deux se sont situés dans cette campagne électorale et leurs propositions ont passionné le débat. Que veulent-ils ?

Pour se survivre, et les technocrates qui inspiraient de Gaulle l'avaient bien compris, le capitalisme est obligé de se planifier, c'est-à-dire de limiter la liberté des capitaux, d'orienter les investissements, de surveiller l'emploi du profit. Il le fait au moyen de l'Etat par la réglementation des marchés intérieurs et extérieurs, par la fixation autoritaire des prix, par l'impôt et par l'emprunt. Ces tâches ont naturellement compliqué la lourde machine gouvernementale, l'ont rendu complexe et fragile. Mai et juin nous l'ont démontré avec éclat. Pour réduire les risques d'accidents, les technocrates se sont décidés à intégrer dans la société les classes traditionnellement dans l'opposition. Ce fut la loi capital-travail, ce fut la participation dont le but était d'engager la classe ouvrière dans le système de telle façon qu'elle ne puisse plus le remettre en question sans remettre en question ses intérêts journaliers auxquels par manque de maturité elle est le plus sensible. De Gaulle fut l'homme de cette politique et cette politique a grippé au référendum. Pourquoi ? Tout simplement parce que la moyenne entreprise n'est pas encore en condition d'accepter ce frein à son libéralisme traditionnel. Et le référendum fut moins comme on veut nous le faire croire une victoire des travailleurs qu'une victoire d'un clan conservateur encore puissant dans la société moderne. Et justement la politique de Giscard, qu'a rejoint Pompidou, qui fut longtemps l'homme des banquiers, des grands industriels et des grands propriétaires terriens, consiste à aménager une période intermédiaire (ohé ! Duclos) pour passer du capitalisme libéral et conservateur à la société technocratique et pour cela il pratique actuellement la tactique de Lénine, deux pas en avant, un pas en arrière. Mais soyons sûrs qu'il ne s'agit que d'un temps d'arrêt destiné à souffler, à éduquer la classe dirigeante récalcitrante avant de reprendre la marche vers la société industrielle moderne ou des disciplines draconiennes ne laisseront plus aux classes dirigeantes que le profit du capital, celui-ci étant bloqué par l'Etat, et vers l'intégration des travailleurs à ce système monolithique.

Mendès-France, lui, a un point commun avec Giscard qui est un point fondamental, ce qui explique des rapports courtois entre les deux hommes. Il est partisan comme lui de la planification. Il reste dans le cadre du régime. Ce qui le différencie, ce n'est pas qu'il veut une société socialiste, mais qu'à l'intérieur de la société capitaliste il veut que

par Maurice JOYEUX

les mutations de classes soient possibles, et en cela il est plus jacobin que socialiste et bien dans la tradition libérale française. Il nous dit qu'il veut que tous les enfants du peuple puissent accéder à toutes les situations privilégiées dans la société. Nous lui répondons que nous ne voulons plus de privilèges, nous lui rappelons que lorsqu'un fils du peuple accède comme un bourgeois à une situation privilégiée dans un système il n'abat pas le système, il le renforce, lui apporte du sang nouveau. La différence entre Mendès et Giscard est mince. Giscard veut conserver au système sa classe dirigeante en lui adjoignant les meilleurs éléments du peuple. Mendès désire une mutation de classe au profit des travailleurs mais en conservant le système. Pour l'un comme pour l'autre le système reste en place. On change les bénéficiaires, on déplace les parts de privilèges de l'un à l'autre mais on garde l'essentiel qui est l'exploitation de l'homme par l'homme. Je sais que Mendès a prétendu le contraire, mais alors il faudrait qu'il ait une politique de structure et il n'en propose pas. Le revenu national est réparti en parts déterminées. Masse salariale, masse d'investissement, masse de fonctionnement, masse de profits déterminés par des structures codifiées par des lois. Mendès propose des transferts à l'intérieur de chacune de ces masses ce qui laisse le problème entier. Si Mendès a recourt au transfert d'une partie de ces masses vers d'autres alors c'est la révolution et il faut avoir recours à des structures pour que ces jeux financiers s'inscrivent dans un autre rapport de classe, voire la suppression des classes.

Qu'ils le veuillent ou non, Mendès et Giscard sont des revers différents d'une même médaille. Mais voyons maintenant le petit pâtissier Duclos.

La rondeur du personnage ne devrait pas nous faire oublier qu'il a participé à toutes les purges qui, en France, ou ailleurs, ont déshonoré le parti communiste. Il a été à chaque tournant du parti servile à souhait. Il a couvert tous les crimes de Staline et même les autres. Sous sa défroque de vieux matou coupé et débonnaire, qui peut plaire aux foules ignorantes, nous savons que se cache un personnage méprisable, une vieille putain. Regardons opérer...

Lui, il promet tout. Les travailleurs, les petits commerçants, les petits industriels (ohé Giscard !), les anciens combattants, les petits, les grands, les gras, les maigres. Le bougre est du métier, ce n'est pas contestable. Lui aussi est pour la période intermédiaire ou plutôt, c'est la réussite tactique des partis communistes au pouvoir qui a inspiré les nouvelles classes technocrates. Duclos promet tout, car ce qui l'intéresse c'est le pouvoir. Le pouvoir une fois saisit, de gré ou de forces, la soviétisation commencera. En dehors du programme sans importance, que veut Duclos ? La transformation de la société ? Allons donc ! Ce qu'il veut, c'est le capital bloqué par l'Etat, la bureautechnocratie touchant son profit sous forme de salaire somptueux. L'intégration des classes populaires misent dans l'impossibilité de déterminer elles-mêmes leur choix.

Giscard désire le maintien des classes à travers un aménagement qui assure leurs durées, Mendès désire une mutation intérieure qui donne leur chance aux exploités. Duclos désire un remplacement total des classes dirigeantes par les bureaucrates et les technocrates du parti. Les uns comme les autres entendent conserver la base économique de la société qui, sous une phraséologie différente, maintient les différenciations économiques, les hiérarchies sociale et morale entre les hommes. Et pour cela, les uns comme les autres adoptent leur système d'exploitation de l'homme par l'homme aux réalités modernes s'empruntant mutuellement leur expérience. Leur différence tient à leurs méthodes d'aménagement intérieur de la société et aux clans qui en bénéficieront. Leur différenciation est de surface. L'homme dans leur système continue à être aliéné économiquement et intellectuellement. Leur bonnet blanc ou rouge est de la même étoffe. Ce n'est pas entre eux que les problèmes d'une société sans classe se posent, mais en dehors d'eux, contre eux.

Autour de ces fauves de belles tailles rôdent des chats maigres qui espèrent s'engraisser des restes que les premiers voudront bien leur abandonner. Nous n'en parlerons pas. Cependant, un élément nouveau est venu donner du relief à cette campagne électorale. Je veux parler d'Alain Krivine.

Née des événements de mai et jutn, la Ligue communiste s'est développée grâce, en particulier, au crétinisme congénital de certains anarchistes-marxistes (sic). Profitant de l'occasion offerte, la Ligue communiste a sauté sur l'occasion et elle a eu raison. En fin de compte, seul Krivine déclarait à la télévision qu'il avait gagné et c'est vrai. Il a passé la rampe et les idées révolutionnaires avec lui. Grâce à lui, des millions d'auditeurs ont appris que le mouvement révolutionnaire n'était plus M. Waldeck Rochet ou M. Guy Mollet. Nous l'avons écouté avec sympathie, même si nous n'étions pas toujours d'accord avec lui, même s'il nous a paru manquer de chaleur, même si l'homme nous a paru un peu noyé dans les clans au cours de ses exposés et c'est justement parce qu'il nous a parfois consolés qu'on voudrait lui dire qu'il existe une constance des partis marxistes qui le guette. Les partis marxistes, lorsqu'ils ont moins de dix mille adhérents sont révolutionnaires, lorsqu'ils ont plus de cent mille adhérents, ils sont soit staliniens, soit réformistes, c'est bien connu.

Krivine aura appris à des gens étonnés qui ne voient la présence des idées qu'à travers le crétinisme parlementaire, qu'il existe, en marge, des mouvements solides qui savent ce qu'ils veulent et qui savent où ils vont et même si nous n'avons pas voulu nous mêler à ce cirque, pour des raisons que Gilles Martinet a bien vues dans « Le Nouvel Observateur », nous sommes de ceux-là.

L'indicatif du poste de télévision ferme la parenthèse. Autour de la table, la famille pousse un soupir de soulagement. Les serviettes sont dans leur rond ; on va pouvoir déguster le feuilleton. Le père se lève, empoigne « Le Parisien libéré » et « France-Soir » puis se dirige majestueusement vers la chambre conjugale. Soudain il sursaute. Son rejeton chevelu se défile vers la porte pour rejoindre une minette qui veut lui faire admirer sa mini-jupe large comme un mouchoir de poche. Lui botter le train à celui-là ! La porte claque et on entend dans l'escalier : « Ce n'est qu'un début, continuons le combat ! », sifflé par des lèvres agressives. Le père hausse les épaules : « De mon temps... ». Puis encouragé, il pousse la porte et rentre dans la nuit pour analyser les raisons de son vote. Ça va bouillir !

Mais je m'aperçois que j'ai oublié de commenter les résultats du premier tour. Vous vous ferez une raison, moi aussi !